Éliphas Lévi

Le Livre des Splendeurs

Transcription et PDF

Fr473r D33k0n57r0k7'd

Préface

Le judaïsme est la plus ancienne, la plus rationnelle et la plus vrai des religions.

Jésus qui se proposait de réformer le judaïsme n'a jamais conseillé à ses disciples de s'en séparer.

La réforme de Jésus n'ayant pas été acceptée par les chefs de la Synagogue, dont le maître des chrétiens ne contestait pas l'autorité légitime, est devenue une hérésie qui a envahi le monde.

Maltraités d'abord par les juifs, les chrétiens, lorsqu'ils ont été les plus forts, ont proscrit et persécuté les juifs avec le plus honteux et le plus lâche acharnement. On a brûlé leurs livres au lieu de les étudier et la haute philosophie des Hébreux a été perdue pour le monde chrétien.

Cependant les apôtres ont bien pressenti que le sacerdoce des gentils n'aurait qu'un temps et que la foi nouvelle s'affaiblirait un jour sur la terre.

Alors, disaient-ils, le salut encore une fois nous viendra d'Israël, et la grande révolution religieuse qui nous rapprochera de nos pères sera comme un passage de la mort à la vie.

C'est qu'en effet les Hébreux possèdent une science que saint Paul soupçonnait sans la connaître et que sait Jean, initié par Jésus, cachait et révélait à la fois sous les hiéroglyphes gigantesques de l'apocalypse, empruntés pour la plupart à la prophétie d'Ézéchiel. C'est qu'il existe un livre ténébreux et merveilleux qui s'appelle le Zohar ou la Splendeur. Ce libre immense et plus volumineux que le Talmud n'est pourtant que le développement d'une théogonie en quelques pages qui se nomme le Siphra Dzeniûta.

Nous donnons de ce livre, que Guillaume Postel nous a rapporté d'Orient, le commentaire magnifique de Rabbi Schiméon Ben-Jochaï traduit pour la première fois en français, et nous y joignons les principales légendes de la tradition maçonnique, empruntée tout entière à la Kabbale des Hébreux.

Le temple de Salomon était en effet un édifice entièrement symbolique. Son plan, ses constructions, ses ornements, ses vases représentaient la synthèse de toutes les sciences. C'était l'univers, c'était la philosophie, c'était le ciel. Salomon en avait conçu le plan, Hiram l'avait exécuté avec une haute intelligence, les directeurs des travaux avaient la science des détails, les ouvriers travaillaient d'après les plans des maîtres. Cette hiérarchie si rationnelle et si juste est prise dans la franc-maçonnerie pour le type de la société parfaite. La franc-maçonnerie c'est le judaïsme éclectique et indépendant. Les F.:.F.:. veulent rebâtir le temple, c'est-à-dire reconstituer la société primitive sur les bases de la hiérarchie intelligente et de l'initiation progressive, sans subir les entraves des prêtres et des rois, et c'est pour cela qu'ils se nomment francs-maçons, c'est-à-dire constructeurs libres.

La publication de cet ouvrage fera comprendre la haine implacable que les prêtres du catholicisme portent à la franc-maçonnerie, qui est le judaïsme réformé suivant la pensée de Jésus et son apôtre de prédilection, Jean le Boanergès, dont la révélation kabbalistique a toujours été l'évangile du christianisme occulte et des écoles du gnosticisme non profané. À ces écoles se rattachent les joannites, les templiers non idolâtres et les hauts initiés de la maçonnerie occulte. Là sont les clés de l'avenir, car là sont conservés les secrets de la révélation unique et universelle dont le judaïsme, le premier et le seul peut-être entre toutes les religions, à prêcher la doctrine au monde.

Un seul Dieu, un seul peuple, une seule science, une seule loi, une seule foi, un seul roi. Voilà ce que veut le judaïsme, qui attend toujours son temple et son Messie.

Quand viendra le Messie ? demande Rabbi Schiméon au prophète Élie, qui descendait souvent du ciel pour s'entretenir avec le maître du Zohar. Aujourd'hui même, répond le prophète, va à la porte de Rome et tu le verras. Rabbi Schiméon se rend à la porte de Rome et y reste toute la journée, puis il revient sans avoir vu autre chose que des mendiants couverts d'ulcères et un inconnu de pauvre apparence qui les consolait et pansait leurs plaies. Arrivé chez lui, il y trouve Élie et lui dit : Maître, pourquoi vous êtes-vous moqué de votre serviteur ? - Je ne t'ai pas trompé, dit le prophète ; n'as-tu pas vu un homme qui exerçait la charité ? Eh bien ! je te dis que le règne de la charité est celui du Messie, et si tu veux que le Messie vienne tous les jours pour toi, fais la charité tous les jours.

La charité, suivant l'apôtre saint Jean, est le résumé et l'objet final du christianisme.

La charité, suivant saint Paul, est tout ce qui doit survivre aux prophéties devenues vaines et à la science dépassée par le progrès.

La charité, suivant le même apôtre, est supérieure à l'espérance et à la foi.

Les chrétiens qui maudissent les Juifs en les appelant déicides, et les Juifs qui méprisent les chrétiens en les appelant idolâtres, désobéissent les uns comme les autres à leur religion qui leur commande la charité.

La charité c'est le sentiment profond et efficace de l'humanité solidaire.

Le judaïsme doit tendre à la franc-maçonnerie une main fraternelle, car la profession de foi des maçons non athées est le symbole de Maïmonides, et les chrétiens doivent retrouver dans les rites des hauts grades toute la révélation allégorique de Jésus-Christ.

Dans la franc-maçonnerie l'alliance et la fusion du judaïsme kabbalistique et du christianisme néo-platonicien de saint Jean est déjà un fait accompli. Déjà il existe dans le monde une alliance israélite universelle qui reçoit dans son sein les honnêtes gens de toutes les religions et dont l'honorable M. Crémieux est actuellement le président. Le grand rabbin Isidor est un partisan du progrès, de la réforme et de la libre pensée. Les Juifs éclairés rendent hommage à la morale des évangiles et les chrétiens instruits reconnaissent la sagesse et la profondeur des enseignements du Talmud, la science et la libre pensée rapprochent ceux que le

fanatisme divisait. L'étude de la Kabbale ne ferait plus qu'un seul et même peuple des Israélites et des Chrétiens.

En vain l'ignorance et le fanatisme voudraient perpétuer la guerre, la paix est déjà figurée au nom de la philosophie, et demain elle sera ratifiée par la religion affranchi de la domination des passions humaines.

C'est ce grand événement qu'il faut préparer en faisant connaître aux hommes de science les magnificences cachées de la sagesse judaïque. C'et pour cela que nous publions la traduction et l'explication de la théogonie du Zohar contenue dans la Siphra Dzeniûta ; on y verra quels maîtres c'étaient que ces rabbins de la grand école kabbalistique. Rien de plus étrange et de plus beau que le grand synode dont les délibérations sont consignées dans le livre de l'Idra Suta.

Il n'y a rien d'occulte qui ne doive être manifesté, a dit Jésus, et ce qu'on se chuchotait à l'oreille doit être crié sur les toits.

Car, ajoute-t-il ailleurs, la lumière n'est pas faite pour être enfouie sous le boisseau, mais il faut la placer sur le chandelier afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.

La maison de l'humanité c'est le monde, le chandelier c'est la science, et la lumière c'est la raison vivifiée et immortalisée par la foi.

Première Partie

Section 1 :
L'Idra Suta ou le Grand Synode
Commentaire du Siphra Dzeniûta par Schiméon Ben-Jochaï.

I

Jérusalem venait d'être détruite par les Romains. Il était défendu aux Juifs, sous peine de mort, de revenir pleurer sur les ruines de leur patrie. La nation entière était dispersée, et les traditions saintes étaient perdues. La véritable Kabbale avait fait place à des subtilités puériles et superstitieuses. Ceux qui prétendaient conserver encore l'héritage de la doctrine cachée n'étaient plus que des devins et des sorciers justement proscrits par les lois des nations. C'est alors qu'un rabbin vénérable, nommé Schiméon Ben-Jochaï, rassembla autour de lui les derniers initiés à la science primitive, et résolut de leur expliquer le livre de la théogonie, nommé le livre du Mystère. Tous, ils en savaient le texte par cœur, mais le rabbin Schiméon connaissait seul le sens profond de ce livre que jusqu'alors on s'était transmis de bouche en bouche et de mémoire en mémoire, sans jamais l'expliquer ni même l'écrire.

Pour les réunir autour de lui, voici les paroles qu'il leur envoya :

« Pourquoi, dans ces jours de grandes tourmentes, resterions-nous comme une maison qui s'appuie sur une colonne, cou comme un homme qui se tient sur un seul pied ? Il est temps d'agir pour le Seigneur, car les hommes ont perdu le vrai sens de la loi.

« Nos jours s'abrègent, le maître nous appelle ; la moisson est délaissée, et les vendangeurs égarés ne savent même plus où est la vigne.

« Rassemblez-vous dans cette campagne où fut une aire aujourd'hui abandonnée. Venez, comme pour un combat, armés de conseil, de sagesse, d'intelligence, de science et d'attention ; que vos pieds soient libres comme vos mains.

« Reconnaissez pour unique maître Celui qui dispose de la vie et de la mort, et nous proférerons ensemble les paroles de vérité que les saints du ciel aiment à entendre, et ils viendront autour de nous pour nous écouter. »

Au jour dit, les rabbins se réunissent au milieu des champs, dans un espace circulaire entouré d'une muraille.

Ils arrivèrent en silence. Rabbi Schiméon s'assit au milieu d'eux, et les voyant tous réunis, il pleura.

- Malheur à moi, s’écria-t-il, si je révèle les grands mystères ! Malheur à moi, si je les laisse dans l’oubli !

Les rabbins restèrent silencieux.

Enfin, l’un d’eux, nommé Rabbi Abba, prit la parole et dit :

- Avec la permission du maître. – N’est-il pas écrit : Les secrets du Seigneur appartiennent à ceux qui le craignent ? Et nous tous qui sommes ici, ne craignons-nous pas le Seigneur, et ne sommes-nous pas initiés déjà aux entretiens secrets du Temple ?

Or, voici les noms de ceux qui étaient présents : Rabbi Eléazar, fils de Rabbi Schiméon ; Rabbi Abba, Rabbi Jéhuda, Rabbi José, fils de Jacob, Rabbi Isaac, Rabbi Thiskia, fils de Raf, Rabbi José et Rabbi Jésa.

Tous, pour s’engager au secret, mirent leur main dans celle de Rabbi Schiméon, et levèrent avec lui le doigt vers le ciel.

Puis ils vinrent s’asseoir dans l’aire, où ils étaient cachés et ombragés par de grands arbres.

Rabbi Schiméon se leva et fit sa prière ; puis il s’assit de nouveau et leur dit : « Venez et posez tous votre main droite sur ma poitrine. »

Ils le firent : et lui, prenant toutes ces mains dans les siennes, il dit avec solennité : « Maudit soit celui qui se fait une idole et qui la cache ! Malheur à celui qui couvre le mensonge des voiles du mystère ! »

Les huit rabbins répondirent : Amen.

Rabbi Schiméon reprit :

« Il n’y a qu’un vrai Dieu, devant lequel les dieux ne sont pas, et il n’y a aussi qu’un seul vrai peuple, c’est celui qui adore le vrai Dieu. »

Puis il appela son fils Eléazar, et le fit asseoir devant lui. De l’autre côté, il plaça Rabbi Abba, et dit : « Nous formons le triangle, qui lest le type primordial de tout ce qui existe ; nous figurons la porte du temple et des deux colonnes. »

Rabbi Schiméon ne parlait plus, et ses disciples se taisaient.

Alors on entendu une voix confuse comme celle d’une grande assemblée.

C’étaient les esprits du ciel qui étaient descendus pour entendre.

Les disciples tressaillirent ; mais Rabbi Schiméon leur dit : ne craignez rien et réjouissez-vous. Il est écrit : Seigneur, j'ai entendu le bruit de ta présence, et j'ai tremblé.

Dieu a régné sur les hommes d'autrefois par la crainte, mais à présent il nous gouverne par l'amour.

N'est-il pas dit : Tu aimerais ton Dieu ? Et n'a-t-il pas dit lui-même : Je vous ai aimés ?

Puis il ajouta : La doctrine secrète est pour les âmes recueillies ; les âmes agitées et sans équilibre ne peuvent la comprendre. Peut-on assurer un clou dans une muraille mobile, prête à s'écrouler au moindre choc ?

Le monde entier est fondé sur le mystère, et s'il faut de la discrétion lorsqu'il s'agit des affaires terrestres, combien plus devons-nous être réservés quand il s'agit de ces dogmes mystérieux que Dieu ne révèle pas même aux plus élevés de ses anges ?

Le ciel s'incline pour nous écouter, mais je ne lui parlerai pas sans voiles. La terre s'émeut pour nous entendre, mais je ne lui dirai rien sans emblèmes.

Nous sommes en ce moment la porte et les colonnes de l'univers.

Enfin Rabbi Schiméon parla, et une tradition conservée dans l'arcane des arcanes nous assure que , lorsqu'il ouvrit la bouche, la terre trembla sous ses pieds, et que ses disciples en ressentirent la commotion.

II

Il parla d'abord des rois qui ont régné sur Edom avant la venue du roi Israël, images des puissances mal équilibrées qui se manifestèrent au commencement dans l'univers, avant le triomphe de l'harmonie.

- Dieu, dit-il, lorsqu'il voulut créer, jeta un voile sur sa gloire, et dans les plis de ce voile il projeta son ombre.

De cette ombre se détachèrent les géants qui dirent : Nous sommes des rois, et qui n'étaient que des fantômes.

Ils apparurent parce que Dieu s'était caché en faisant la nuit dans les chaos, et disparurent quand se dressa vers l'orient la tête lumineuse, la tête que l'humanité se donne en proclamant Dieu, le soleil régulateur de nos aspirations et de nos pensées.

Les dieux sont des mirages de l'ombre, et Dieu est la synthèse des splendeurs. Les usurpateurs tombent quand le roi monte sur son trône, et quand Dieu paraît, les dieux s'en vont.

III

Après donc qu'il eut permis à la nuit d'exister, afin de laisser paraître les étoiles, Dieu se tourna vers l'ombre qu'il avait faite, et il la regarda pour lui donner une figure.

Il imprima une image sur le voile dont il avait couvert sa gloire, et cette image lui sourit, et il voulut que cette image fût la sienne, afin de créer l'homme à la ressemblance de cette image.

Il essaya en quelque sorte la prison qu'il foulait donner aux esprits créés. Il regardait cette figure qui devait être un jour celle de l'homme, et son cœur s'attendrissait, car il semblait entendre déjà les plaintes de sa créature.

Toi qui veux me soumettre à la loi, disait-elle, prouve-moi que cette loi est la justice en t'y soumettant toi-même.

Et Dieu se faisait homme pour être aimé et compris des hommes.

Or nous ne connaissons de lui que cette image empreinte sur le voile qui nous cache sa splendeur. Cette image est la nôtre, et il veut que pour nous elle soit la sienne.

Ainsi nous le connaissons sans le connaître ; il nous montre une forme et n'en a pas. Nous nous le représentons comme un vieillard, lui qui n'a point d'âge.

Il est assis sur un trône d'où s'échappent éternellement des millions d'étincelles, et il leur dit de devenir des mondes.

Sa chevelure rayonne et secoue des étoiles.

Les univers gravitent autour de sa tête, et ses soleils viennent se baigner dans sa lumière.

IV

L'image divine est double. Il y a la tête de lumière et la tête d'ombre, l'idéal blanc et l'idéal noir, la tête supérieure et la tête inférieure. L'une est le rêve de l'Homme-Dieu, l'autre est la supposition du Dieu-Homme. L'une figure le Dieu du sage, et l'autre l'idole du vulgaire.

Toute lumière en effet suppose une ombre, et ne devient clarté que par l'opposition de cette ombre.

La tête lumineuse verse sur la tête noire une rosée de splendeur. « Ouvre-moi, ma bien-aimée, dit Dieu à l'intelligence, parce que ma tête est pleine de rosée, et sur les boucle de mes cheveux roulent les larmes de la nuit. »

Cette rosée est la manne dont se nourrissent les âmes des justes. Les élus en ont faim et la ramassent à pleines mais dans les campagnes du ciel.

Les gouttes sont des perles rondes, brillantes comme le diamant et limpides comme le cristal.

Elles sont blanches et brillent de toutes les couleurs, car la simple et unique vérité est la splendeur de toutes choses.

V

L'image divine a treize rayons : quatre de chaque côté du triangle où nous la renfermons, et un à la pointe supérieure du triangle.

Dessiniez-là dans le ciel avec votre pensée, tracez-en les lignes en allant d'étoile en étoile, elle renfermera trois cent soixante myriades de mondes.

Car le vieillard supérieur appelé le Macroprosope ou la grande hypothèse créatrice s'appelle aussi Arich-Anphin, c'est-à-dire le visage immense. L'autre, le dieu humain, la figure d'ombre, le Microprosope, c'est-à-dire l'hypothèse restreinte, s'appelle Seir-Anphin, ou le visage rétréci.

Quand ce visage regarde la face de lumière, il s'agrandit et devient harmonieux. Tout rentre alors dans l'ordre ; mais cela ne peut durer toujours, car les pensées de l'homme sont variables comme lui.

Mais toujours un fil de lumière rattache l'ombre à la clarté. Ce fil travers les conceptions innombrables de la pensée humaine, et les rattache toutes à la splendeur divine.

La tête de lumière épanche sa blancheur sur toutes les têtes pensantes, quand elles sont soumises à la loi et à la raison.

VI

La tête du vieillard suprême est un réceptacle fermé, où la sagesse infinie se repose comme un vin délicieux qui n'agite jamais sa lie.

Cette sagesse est impénétrable, elle se possède en silence et jouit de son éternité inaccessible aux vicissitudes du temps.

Lui est la lumière, mais c'est la tête noire qui est la lampe. L'huile d'intelligence lui est mesurée, et sa clarté se manifeste par trente-deux voies.

Le Dieu révélé, c'est le Dieu voilé. Cette ombre humaine de Dieu est comme le mystérieux Eden d'où sortait une source qui se partageait en quatre fleuves.

Rien ne jaillit de Dieu lui-même. Sa substance ne s'épanche point. Rien ne sort de lui et rien n'y rentre, car il est impénétrable et immuable. Tout ce qui commence, tout ce qui apparaît, tout ce qui se partage, tout ce qui s'écoule et passe, commence, apparaît, se partage, coule et

passe dans son ombre. Pour lui, il est immuable dans sa lumière, et il demeure calme comme un vin vieux qui ne s'agite jamais et qui se repose sur sa lie.

VII

Ne cherchez pas à pénétrer les pensées de la tête mystérieuse. Ses pensées intimes sont cachées, mais es pensées extérieures et créatrices rayonnent comme une chevelure.

Chevelure blanche et sans ombre dont les cheveux ne se mêlent point les uns avec les autres.

Chaque cheveux est un fil de lumière qui se rattache à des millions de mondes. Les cheveux sont partagés sur son front et descendent des deux côtés ; mais chaque coté est le côté droit. Car dans l'image divine qui constitue la tête blanche, il n'y a point de côté gauche.

Le côté gauche de la tête blanche, c'est la tête noire, car, dans le symbolisme traditionnel, le bas équivaut à gauche et la gauche est comme le bas.

Or, entre le haut et le bas de l'image de Dieu, il ne doit pas plus y avoir d'antagonisme qu'entre la main gauche et la main droite de l'homme, puisque l'harmonie résulte de l'analogie des contraires.

Israël dans le désert se décourage et dit : Dieu est-il avec nous, ou n'y est-il pas ?

Or ils parlent de Celui qu'on connaît, et qu'on ne connaît pas.

Ils séparaient ainsi la tête blanche de la tête noire.

Le dieu d'ombre devenait alors un fantôme exterminateur.

Ils étaient punis parce qu'ils avaient douté par manque de confiance et d'amour.

On ne comprend pas Dieu, mais on l'aime – et c'est l'amour qui produit la foi.

Dieu se cache à l'esprit de l'homme, mais il se révèle à son cœur.

Quand l'homme dit : Je ne crois pas en Dieu, c'est comme s'il disait : Je n'aime pas.

Et la voix d'ombre lui répond : Tu mourras parce que ton cœur abjure la vie.

Le Microprosope est la grande nuit de la foi, et c'est en elle que vivent et que soupirent tous les justes. Ils étendent leurs mains et se prennent aux cheveux du père, et de ces cheveux splendides, des gouttes de lumière tombent et viennent éclairer leur nuit.

Entre les deux côtés de la chevelure suprême est le sentier de la haute initiation, le sentier du milieu, le sentier de l'harmonie des contraires.

Là, tout se comprend et se concilie. Là, le bien seul triomphe et le mal n'existe plus.

Ce sentier est celui du suprême équilibre, et il s'appelle le dernier jugement de Dieu.

Les cheveux de la tête blanche se répandent également dans un bel ordre de tous côtés, mais ils ne couvrent point les oreilles.

Car les oreilles du Seigneur sont toujours ouverts pour écouter la prière.

Et rien ne saurait les empêcher d'entendre le cri de l'orphelin et la plainte de l'opprimé.

Section 2 :
Le Colloque

I

Sur le front de la tête suprême réside la majesté des majestés, la bonté de toutes les bontés réunies, le bon plaisir des bons plaisirs.

C'est l'amour dont tous ceux qui aiment forment et partagent le pouvoir.

À cet amour doit correspondre la volonté de l'humanité figurée par le front du Microprosope.

Le front de l'homme collectif s'appelle Raison. Il est souvent voilé de ténèbres, mais lorsqu'il se découvre, Dieu accueille les prières d'Israël. Or quand se découvre-t-il ?

Rabbi Schiméon s'arrêta un instant, puis renouvela sa question :

- Oui, quand ?

Et se tournant vers Rabbi Eléazar, son fils, il répéta :

- Quand se découvre-t-il ?

- Au temps de la prière que l'on fait en commun le jour du Seigneur, répondit Rabbi Eléazar.

- Comment cela ? demanda le maître.

- Les hommes, quand ils prient, se prosternent devant un Dieu qu'ils se représentent irrité ; le front de la tête d'ombre est alors chargé de nuages, et il semble que la foudre va en sortir

Mais l'ombre s'entr'ouvre devant un rayon tombé de la face suprême ; la sérénité éternelle imprime son mirage dans l'ombre, et le front même de la face noire s'éclaircit.

Quand les justes prient, ils s'adressent à la bonté divine, et le sentiment de la bonté dissipe pour eux les ombres de la crainte. La sérénité sur la face de l'homme, c'est le rayonnement du visage divin.

Quand la colère s'apaise dans le cœur de l'homme, il rêve le pardon de Dieu ; mais c'est l'homme seul qui pardonne, car Dieu ne s'irrite jamais.

Adam est chassé du paradis terrestre par le courroux et l'ironie de la tête d'ombre, mais la face de lumière lui sourit toujours dans le paradis céleste.

L'Éden partagé par quatre fleuves est un mystère de la tête d'ombre. Les symboles obscurs sortent de la pensée obscure, le dieu dogmatique est le père des allégories mystérieuses.

L'Éden supérieur n'a point de divisions ni d'exclusions : il n'y a point de pommes empoisonnées dans le jardin du Dieu suprême.

Mais le père seul connaît son Éden, lui seul comprend son amour, éternellement sans pitié, parce qu'il est sans faiblesses et sans colère.

II

Continuons de dessiner mentalement la tête hiéroglyphique qui nous représente le père. Quels yeux lui donnerons-nous ?

Des yeux différents des yeux mortels, des yeux sans cils et sans paupières.

Car Dieu ne sommeille jamais et ne ferme jamais les yeux.

N'est-il pas écrit : Voici : jamais ne sommeille, et jamais ne s'endort Celui qui lest le gardien d'Israël ?

Il est écrit aussi : Les yeux du Seigneur parcourent sans cesse toute l'étendue de l'univers.

Et pourtant il est dit : Le regard du Seigneur s'arrête sur ceux qui le craignent, l'œil d'Adonaï est fixé sur Israël.

Est-ce une contradiction ? Non, en vérité. Car le Seigneur qui regarde l'univers entier, c'est le dieu de lumière, celui qui regarde et préfère un seul peuple, c'est le dieu d'ombre.

La préférence donnée à Israël serait une injustice, et par conséquent un mensonge, si Dieu ne regardait pas en même temps l'univers entier. L'œil du privilège verrait mal, s'il n'était soutenu, rectifié par l'œil de la justice. C'est pour cela que nous prêtons deux yeux à la tête

suprême ; mais ces deux yeux sont les deux foyers d'une ellipse, et cette ellipse des deux yeux ne fait plus qu'un œil.

Cet œil unique a trois rayons et trois auréoles.

Ces auréoles sont des couronnes qui constituent le triple royaume des choses visibles à Dieu.

Ils sont deux yeux, mais lorsqu'on veut les distinguer, ils se confondent et se changent en un seul œil.

C'est l'œil droit de la face unique composée de lumière et d'ombre, car les deux faces n'en font qu'une, comme les deux yeux n'en font qu'un.

L'œil gauche, c'est celui du Microprosope, et celui-là porte des sourcils qu'il fronce et des paupières qui s'abaissent.

Celui-là sommeille souvent, car il est fait à l'image de l'homme, et c'est à lui qu'on parle lorsqu'on dit : Seigneur, éveille-toi, et porte sur nous tes regards.

Malheur à l'homme qui voit l'œil de Dieu rouge et enflammé de colère !

Celui qui croit à un Dieu irrité, où cherchera-t-il son pardon ?

L'Ancien des jours est toute bonté, et le rayon de son regard est une lumière toujours blanche et toujours pure.

Heureuse est la part de l'homme juste et sage, qui voit tout dans cette pureté et dans cette blancheur !

Il est écrit : Venez, famille de Jacob, et marchez dans la lumière d'Adonaï !

Le nom du maître suprême reste cependant environné de mystère.

Nulle part il n'est expliqué dans la loi, excepté dans ce passage où Dieu dit à Abraham : Je jure par moi-même qu'en toi Israël sera béni.

Qui peut s'engager ainsi par serment, sinon le Dieu humain ? Et qu'est-ce qu'Israël dans l'ordre divin, sinon la foi divine d'Israël ?

Et si Dieu dit par la bouche du prophète : Israël, tu seras ma gloire, n'est-ce pas le Dieu d'ombre qui veut se glorifier dans la splendeur du Dieu de lumière d'Israël ?

Pour lui donner un nom quelconque, nous l'appelons l'Ancien des jours. En effet, il est dit dans la prophétie de Daniel : J'ai vu des trônes se renverser et l'Ancien des jours s'asseoir.

Lève-toi, Rabbi Jéhuda, et de ta place dis-nous quels sont ces trônes qui se renversent.

- Il est écrit, dit Rabbi Jéhuda : Son trône est le foyer du feu qui donne la vie. Dieu s'asseoit sur ce trône, et le feu vivifie au lieu de dévorer et de détruire.

Si Dieu quitte le trône, le foyer s'éteint de peur de consumer les mondes.

Où Dieu siège, là est l'équilibre.

Lorsque sa puissance se fait un centre, elle crée un nouvel univers, et tous les autres se déplacent pour graviter autour de celui-là. Car Dieu marche pour s'asseoir, et il s'asseoit pour marcher encore.

Et Rabbi Schiméon dit à Rabbi Jéhuda : Que Dieu te dirige dans les voies éternelles, et qu'il se repose dans tes pensées.

III

Viens et vois. Il est écrit : Je suis moi-même avant tous les êtres. Dans le premier je suis, et dans les derniers de tous je suis moi-même tout entier.

Tout est lui, car tout le révèle. Il se cache dans tout ce qui est. Son souffle anime tout ce qui respire, et c'est pourquoi, parmi les mystères de son visage allégorique, nous expliquerons maintenant ce qui est figuré par le nez.

C'est du nez que dépend surtout le caractère d'un visage.

Or, la tête de lumière et la tête d'ombre sont d'un caractère bien différent.

Le nez de la tête suprême souffle la vie vers la tête inférieure.

D'une de ces narines procède la vie personnelle, et de l'autre la vie collective.

Mais l'âme unique de ce double souffle, c'est l'apaisement et le pardon.

C'est ce souffle qui doit au temps du Messie apaiser toutes les tempêtes et calmer toutes les colères.

L'esprit de sagesse et d'intelligence.

L'esprit de conseil et de force.

L'esprit de science et de crainte du Seigneur,

Sont-ce là des esprits différents ? Nous avons dit que le souffle du père est unique. Lève-toi, Rabbi José.

Rabbi José se leva, et de sa place il dit : Aux jours du Messie, la sagesse ne sera plus cachée, parce que les intelligences s'ouvriront.

Le souffle du père, l'esprit de Dieu viendra avec les six esprits qui en font un seul, comme les six degrés du trône de Salomon servaient de base à un seul trône.

Ainsi s'expliquent les sept esprits du trône dont parlent les anciens prophètes. Ce sont les sept nuances de la lumière, les sept notes de la musique, les sept spirations dont se forme le souffle unique de l'esprit.

- Puisse le tien, dit Rabbi Schiméon, se reposer dans la paix du monde à venir !

Venez maintenant et voyez : Quand le prophète Ézéchiel invoque l'esprit pour vivifier les morts, il appelle les quatre souffles qui composent l'esprit de vie.

Quels sont ces quatre souffles inspirateurs ? Celui de Dieu vers l'homme, celui de l'homme vers Dieu, et celui qui résulte de leur mélange, puis le grand souffle immense et éternel de dieu qui tourne autour des mondes et revient à la bouche du père.

Ces quatre souffles n'en forment qu'un qui est l'esprit de vie.

Aussi le prophète, en se tournant vers les quatre points cardinaux, n'appelle-t-il qu'un seul esprit.

N'est il pas dit qu'au temps où régnera le roi Messie, quand sera répandu sur toute chair l'esprit d'intelligence et de science, toute âme humaine connaîtra la vérité sans qu'il soit nécessaire de la lui apprendre.

Car les âmes alors, quand les voiles du mensonge seront à jamais déchirés, n'étant plus séparées par la variété des erreurs, vivront les unes par les autres, et liront les unes dans les autres.

Chacun rayonnera pour tous et recevra la lumière de tous par une sorte d'aspiration et de respiration universelle.

Ainsi en tout l'esprit de vie se composera des quatre souffles.

Alors ce sera comme une résurrection universelle pour la vie de l'intelligence.

Car les quatre esprits, qui n'en sont qu'un, sont figurés par le carré qui enferme le triangle, et ainsi s'explique dans le symbolisme des nombres le mystère des sept esprits.

Le nez du vieillard blanc, le nez de la tête suprême, souffle des créations toujours nouvelles. Celui de la tête d'ombre souffle la destruction et l'incendie.

La tête noire aspire la vie et expire la mort, la tête blanche absorbe la mort et souffle la vie.

Qui peut concevoir ces têtes étranges et monstrueuses ? Qui les a jamais vues, et qui les comprendra à jamais ?

Les rois des rois, c'est-à-dire les maîtres de la science et de la sagesse, peuvent seuls comprendre où et pourquoi elles sont fictivement tracées, et comment il est vrai de dire qu'en même temps elles existent et n'existent pas.

Les Mystères de la Barbe Blanche

Rabbi Schiméon s'était arrêté un instant : il reprit la parole et dit : Malheur à qui étend une main profane vers al barbe majestueuse du père des pères ! Car cette barbe est une gloire qui efface toutes les gloires : c'est un mystère qui enveloppe tous les mystères. Personne ne l,a jamais vue, personne ne peut la toucher.

La barbe est l'ornement des ornements, la majesté des majestés.

La barbe fait communiquer les oreilles avec la bouche, elle rayonne autour des lèvres comme la parole qui donne la vie et la lumière aux âmes.

C'est pourquoi nous la prenons pur la figure symbolique du Verbe.

Elle cache tous les mystères et enseigne toutes les vérités.

Elle est blanche comme la neige et projette une ombre plus ténébreuse que la nuit.

Elle se divise en treize parties sur lesquelles se répandent les parfums les plus précieux :

Les deux parties qui descendent du nez aux coins de la bouche, et qui sont séparées par un espace sans poils ;

Les deux parties qui rattachent la barbe à la naissances des oreilles ;

La barbe elle-même divisée en trois touffes, dont chacune se sépare en trois.

Cette barbe est parfaite puisque nous la prenons pour le Verbe qui est parfait.

Elle est toute beauté, tout équilibre, toute justesse.

Au dessus resplendissent les joues, comme deux pommes vermeilles qui sur le sombre Microprosope reflètent la lumière de vie.

Le blanc et le rouge en se combinant forment la couleur de la rose mystérieuse,

La blancheur du lait et la rougeur du sang,

La blancheur de la lumière et la rougeur du feu.

Tout ce qui est blanc et rouge dans la nature dérive de la rose suprême.

Les treize dispositions de la barbe blanche représentent la synthèse de toutes les vérités, et l'homme qui comprend cette barbe allégorique, celui-là est un homme de vérité.

Ne dit-on pas proverbialement parmi nous d'un homme sage et fort, d'un homme qui, avant de se lancer dans une entreprise, baisse les yeux et réfléchit : C'est un homme qui regarde sa barbe!

Et ceux qui étendent la main et qui jurent par la barbe d'un vieillard jurent par la vérité, qui est figurée par les treize formes de la barbe suprême.

Quatre, les quatre lettres du nom sacré, les quatre formes élémentaires, les quatre angles du carré, les quatre points cardinaux du ciel, et neuf, c'est-à-dire trois multiplié par trois : l'actif et le passif et leur équilibre se reproduisant par eux-mêmes.

Mystère de la Barbe Noire

Existe-t-il aussi un bel ordre et une disposition réglée dans la barbe du Microprosope ? Lève-toi, Rabbi Isaac, et de ta place dis-nous les formes de la barbe noire.

Rabbi Isaac se leva, commença et dit : Écoutez ces treize paroles du prophètes Mikéas :

1. Qui est semblable à toi, seigneur ?
2. Tu ôtes et fais disparaître l'injustice.
3. Tu passes en marchant sur le péché.
4. Car tu veux à la fin sauver ton peuple.
5. tu ne garderas pas éternellement la colère.
6. Car ce que tu veux, toi, c'est le pardon.
7. La miséricorde nous visitera encore.
8. Il vaincra nos iniquités.
9. il ensevelira au fond de la mer le dernier souvenir de nos fautes.
10. Il donnera la vérité pour héritage à la famille de Jacob.

11. Et la miséricorde éternelle à la famille d'Abraham.

12. Nous croyons au serment que tu as fait à nos pères.

13. Nous croyons à la promesse des anciens jours.

Ce sont là, continua Rabbi Isaac, treize goûtes du baume précieux tombées des treize touffes de la barbe suprême, et qui viennent créer l'ordre dans le chaos de la barbe inférieure.

La barbe noire a des poils crépus et rudes, emmêlés les uns avec les autres.

Mais les treize gouttes du baume de miséricorde les forcent à se conformer aux dispositions harmonieuses de la barbe supérieure.

Car la barbe blanche fait descendre jusqu'à la barbe noire et crépue ses poils soyeux, longs et flexibles.

Et ses fleuves de douceurs amollissent la rudesse de cette sombre toison.

Les cheveux épais et tordus sont souvent une marque de la servitude intellectuelle.

Et si l'on considère la chevelure comme le rayonnement du cerveau, une pensée calme et lucide doit être représentée par une chevelure unie, douce et flexible.

Or al bouche est analogue à la chevelure, dont elle set pourtant très distincte. La chevelure se relève derrière les oreilles, et près des oreilles commence la barbe qui rayonne autour de la bouche.

La barbe noire est l'ombre de la barbe blanche, comme la loi est l'ombre de la liberté, et comme la menace est l'ombre du pardon et de l'amour.

Or nous avons dit que l'ombre et la lumière sont nécessaires à la manifestation du jour, et que toute clarté se révèle par un mélange de lumière et d'ombre.

Aussi pouvons-nous dire que dans la révélation divine l'ombre absolue n'existe pas et que tout est lumière.

La lumière qui brille, c'est la lumière blanche, et la lumière qui se cache dans l'ombre, c'est la lumière noire.

La loi est écrite sur une page blanche avec des charbons noirs que les Séraphins prennent avec des tenailles sur l'autel.

C'est la grande feuille de lumière portant des caractères de feu.

C’est pour cela que nous représentons la pensée divine, l’esprit des écritures, par une barbe blanche et douce qui a pour contraste une barbe crépue et dure.

Car l’une figure l’esprit, l’autre la lettre de la loi.

Il en est de même des chevelures. Celle du Dieu de lumière est blanche comme la neige, et les cheveux en sont unis et séparés.

Celle du Dieu d’ombre est noire comme l’aile d’un corbeau, et les boucles en sont tordues et tourmentées.

Mais la barbe blanche embaume la barbe noire de ses parfums, et la chevelure de lumière distille ses splendeurs à travers le chevelure d’ombre, en sorte que les deux chevelures et les deux barbes ne révèlent qu’une seule et même tête, qui est la figure symbolique et allégorique de Dieu.

Détails de la grande barbe blanche

La Première partie

La première partie de la barbe mystérieuse est celle qui commence près de l’oreille droite et descend vers le coin de la bouche.

La barbe procède de la chaleur virile du sang, et c’est pourquoi l’on peut dire qu’elle est fille du cœur de l’homme ; mais ici, continuant presque la chevelure qui rayonne du cerveau, on peut dire encore qu’elle est fille de la pensée.

Les poils sont tendres comme des cheveux, ils n’ont presque pas de longueur. C’est le Verbe dans sa génération divine.

Il y a trente et une petites boucles rangées dans un ordre parfait, et chaque boucle se compose de trois cent quatre-vingt-dix cheveux.

Ces nombres représentent les mondes intellectuels que la pensée de Dieu veut réaliser par le Verbe. Chaque monde doit engendrer les mondes multipliés par le dénaire mystérieux et par le ternaire sacré.

De la dizaine à la centaine, de la centaine à la myriade, les mondes se multiplient en raison des idées créatrices et en proportion exacte avec les germes déjà formés.

Chaque poil de la barbe naissante se termine par une pointe de lumière, et chaque pointe de lumière est en travail de l’enfantement d’un soleil.

Pour recevoir chaque soleil, s’ouvre une nuit que l’astre nouveau doit féconder, nuit pleine de fantômes et d’horreur que le soleil naissant illumine et dissipe d’un sourire.

C’est anis que la barbe lumineuse du père ruisselle vers la barbe hérissée et noire du Dieu de l’obscurité.

Et l’on ne peut apercevoir la barbe suprême que dans le resplendissement qu’elle donne à la barbe d’ombre.

N’est-il pas dit au libre des Psaumes : le parfum de la tête suprême se répand sur la barbe du père et, de là, sur la barbe d’Aaron ?

Qu’est-ce qu’Aaron ? C’est le grand prêtre. Et qu’est-ce que le grand prêtre, sinon la figure de l’ombre et de la personnification humaine du Dieu noir ?

Le psaume que nous avons cité débute par dire que la perfection du bien et le triomphe du bonheur, c’est quand les frères demeurent ensemble.

Qu’est-ce que les frères, sinon les deux vieillards ?

Dieu pour nous a besoin du pontife, mais le pontife deviendrait la nuit de la mort, s’il était séparé de Dieu.

Dieu donne sa lumière au prêtre, et le prêtre prête à Dieu son ombre.

Le prêtre est le frère de Dieu, comme l’ombre est la sœur de la lumière.

Ce que le prêtre voit sur la terre dans l’exercice du grand sacerdoce, dieu le fait aussi dans le ciel avec la différence de la droite et de la gauche, du jour et de la nuit, de la colère qui réprouve et de la mansuétude qui réconcilie et qui unit.

Et c’est ainsi que l’harmonie religieuse résulte de l’analogie des contraires.

- Puisse, dit Rabbi Schiméon à Rabbi Isaac, l’harmonie suprême rayonner sur toi ! Puisse la barbe lumineuse être le signe de ta force éternelle ! Puissions-nous voir ensemble la face de l’Ancien des jours, et puissent la paix et la joie des âmes éclairées être ton partage et le mien dans le monde à venir !

La seconde partie

Lève-toi, Rabbi Chiskija, et de ta place dis-nous les gloires d’une partie de la barbe sainte.

Rabbi Chiskija se leva et dit :

- Il est écrit : J’appartiens à mon bien-aimé, et sa complaisance s’est tournée vers moi.

C’est pour les hommes, c’est pour chacun de nous que la pensée suprême devient le Verbe, créateur de toues les pensées et de toutes les formes.

Je vois un fleuve de lumière qui descend de l'entendement divin, et qui se change en trois cent trente-cinq voix harmonieuses.

Dans cette lumière la nuit vient se baigner, et elle se lave de ses ombres.

Je voyais des formes ténébreuses se plonger dans les ondes blanches, et ressortir blanches comme les ondes.

Et je priai les intelligences supérieures de m'expliquer ce que je voyais.

Et il me fut répondu : Tu vois comment Dieu efface l'injustice.

Car entre son oreille et sa bouche, entre son entendement et son Verbe, il n'y a point de place pour le mensonge.

Dans la lumière vivante, dans la lumière qui se répand de toutes parts, l'ombre ne saurait exister, et si elle veut s'y produire, il faut nécessairement qu'elle y blanchisse et qu'elle se transforme en lumière.

Or, c'est ainsi que Dieu changera un jour en bien le mal même que font les hommes.

Voilà ce que m'inspire la seconde partie de la barbe sainte, analogue et parallèle à la première.

Rabbi Chiskija, ayant ainsi parlé, reprit sa place sur son siège.

Rabbi Shiméon dit alors : Le monde n'est plus pour nous une énigme ni un enfer. Sois béni du vieillard suprême, ô Rabbi Chiskijia, car tu as consolé nos cœurs.

Tous les rayons convergeront vers leur centre : je vois l'ensemble harmonieux de l'œuvre du Créateur. Des hauteurs où nous sommes nous voyons la terre déjà sainte par l'éclosion prochaine de ses destinées.

Nous voyons ce que Moyse lui-même n'a pas vu, lorsqu'il est monté pour la seconde fois sur le mont Sinaï :

Ce soleil de justice duquel nous croyons, ce soleil qui doit venir illuminer nos visages.

Je sens le mien resplendir de foi et d'espérance, et, plus heureux que Moyse, je sais pourquoi mon visage rayonne. Moyse ne savait même pas que sa face était devenue lumineuse dans la contemplation de Dieu.

Je vois devant mes yeux cette barbe allégorique, comme si elle était sculptée par un artiste habile en treize parties qui représentent l'ensemble de la vérité.

A mesure que vous les expliquez, je vois toutes ses parties se ranger dans un bel ordre et se rattacher à cette tête idéale que nous donnons pour support à la mystérieuse couronne.

Le roi m'apparaît alors qu milieu de ses innombrables années. Les effets se rattachent aux causes unies entre elles et sont mises en avant par les principes, et le principe des principes règne et domine dans sons centre qui est partout.

Réjouissez-vous, ô mes compagnons, dans cette révélation sainte, car certainement le monde ne comprendra pas ce que nous comprenons et ne verra pas ce que nous voyons avant le règne du Messie !

Les Autres Parties

Ainsi les grands rabbins faisaient tour à tour l'analyse de la barbe sainte. Ici l'explication doit prendre la place du texte, dont l'obscurité affectée cache des subtilités et présente des longueurs.

Par la chevelure qui rayonne autour du crâne, ces grands hiérophantes entendent les pensées divines, et par la barbe qui rayonne autour de la bouche, ils symbolisent les saintes paroles. La chevelure est le Verbe de Dieu qui se rend compte de lui-même ; la barbe, c'est la parole de Dieu manifestée, soit dans ses œuvres, soit dans les écritures inspirées. Cette barbe se divise en treize parties, parce que la théologie secrète des kabbalistes se rattache aux neuf chiffres qui composent tous les nombres et aux quatre lettres qui composent le nom de Jéhovah.

La science des nombres prise pour l'algèbre des idées, c'est le Beraschith ; la science des lettres du nom sacré, c'est la Mercavah. Beraschith ou Bereschith veut dire genèse, génération ou généalogie. Mercavah veut dire chariot, comme si les quatre lettres symboliques étaient les roues du char de Dieu que vit Ézéchiel dans une vision. C'étaient des roues de lumière qui tournaient les unes dans les autres ; c'étaient les sphères célestes, ces cercles entrecroisés dont les centres sont partout, les circonférences partout, le centre commun partout, et la circonférence définitive nulle part.

Mais le nom de Jéhovah n'a en réalité que trois lettres, puisque la quatrième est une répétition de la seconde, Jod-Hé-Van-Hé.

Ainsi les treize touffes de la barbe suprême équivalent au cycle de douze, plus le centre qu'il faudra donner à ces nombres pour les disposer en cercle sur l'horloge des temps.

Ces subtilités théologiques rattachées à des abstractions numérales étaient, si l'on peut parler ainsi, la scolastique des anciens rabbins, pères de la philosophie kabbalistique. Des déductions assez exactes, souvent sublimes, parfois puérils, étaient le résultat de cette méthode. « Dieu, dit Salomon, a tout créé avec le nombre, le poids et la mesure. » Il s'ensuivait dans la pensée de certains calculateurs naïfs que l'algèbre était le feu sacré de Prométhée, et qu'on pouvait créer des hommes en prononçant des mots. Cela est vrai quelquefois, et les grands orateurs le savent, mais d'une manière métaphorique et figurée. Sans doute la matière obéit au mouvement résultant de forces qui peuvent être déterminées par les nombres. Or les nombres,

pour les Hébreux, sont figurés par les lettres de l'alphabet, et c'est ainsi que par les lettres de l'alphabet Dieu a créé l'espace et les mondes. La lettre est en effet le signe conventionnel de la force, mais ce n'est pas la lettre elle-même qui est la force. C'est ainsi que dans le livre du Zohar, que nous analysons, les grands rabbins réunis autour de Rabbi Schiméon groupent leurs idées sur la divinité autour de la figure allégorique d'une tête humaine, dont les yeux et les oreilles représentent l'intelligence, les cheveux les pensées, la barbe la parole, ou plutôt les expressions et les manifestations de la vérité. Ils ont dit et répété que cette tête n'existe pas en réalité visible ou tangible, que Dieu est inaccessible à nos sens et même à notre pensée, que nous ne pouvons le comprendre que dans son action sur nous et relativement à nous. Ce qui n'a pas empêché un grand nombre d'hommes superstitieux d'attribuer à Dieu la figure humaine, et cela non seulement dans l'antiquité, mais à des époques même très rapprochées de nous. Ainsi Swendemberg, ce mystique étonnant et admirable d'ailleurs, soutient que l'univers est en réalité un homme immense aux cheveux de lumière, aux bras et aux jambes étoilés, et que cet homme est véritablement fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, qui est lui-même un homme si grand et si brillant que nul œil humain ne peut le voir. De nos jeours encore les Mormons pensent que l'univers est limité, et que Dieu, sous la forme d'un homme gigantesque, en occupe le centre, assis sur un colossal Urim-Tumin, c'est-à-dire sur deux pierreries taillées en innombrables facettes, où il voit se refléter ce qui se passe dans tous les mondes. Ces gens-là ne sont guère en progrès sur les Scandinaves qui asseyaient Odin sous un chêne, le long duquel montait et descendait sans cesse un écureuil qui venait lui dire à l'oreille tout ce qui se passait dans l'univers.

Nous passons sur les détails des treize touffes de la barbe allégorique afin de ne pas fatiguer nos lecteurs, et venons à la conclusion qu'en tire Rabbi Schiméon.

Conclusion sur la Figure Allégorique du Macroprosope.

Rabbi Schiméon dit alors à ses compagnons : Vous venez de broder au grand voile qui nous permet de lever, sans être éblouis et aveuglés, nos yeux vers la lumière éternelle.

Je voyais le travail s'accomplir pendant que vous parliez ; vos pensées déterminaient l'image, et l'image venait d'elle-même se fixer à sa place sur cette tapisserie merveilleuse.

C'est ainsi que Moyse fit broder autrefois le voile sur le tabernacle étendu sur quatre colonnes et rattaché par des anneaux d'or.

Ainsi l'autel des sacrifices avait quatre angles, comme le carré qu'on pourrait tracer dans tous les cercles du ciel, et qu'il y avait au milieu de l'autel une barre terminée par un croc qui servait à attiser le feu du sacrifice, car on ne saurait toucher le feu avec ses mains.

Nos allégories sont comme une barre qui nous sert à toucher les vérités brûlantes. Nous nous approchons par une imagination réglée par la loi des analogies et par l'exactitude des nombres. Ce que nous savons sert de bas à ce que nous croyons. L'ordre que nous voyons nécessite celui que nous supposons dans les hauteurs que notre puissance n'atteint pas. Aussi rien dans nos images n'est jeté au hasard, tout se place et s'assemble dans un ordre légitime et

harmonieux. Vous parlez et le tableau se fait. Votre voix détermine les formes à paraître, et elles se rangent magnifiquement comme les fleurons d'une couronne.

Les colonnes du temple sont émues : elles semblent renaître et sortir de terre pour vous écouter.

Les armées du ciel vous entourent, et leur discipline admirable donne raison à vos paroles.

Oh ! soyez heureux dans le monde à venir puisque les discours qui sortent de votre bouche sont réglés d'avance par la vérité et la justice, et suivent la ligne de rectitude sans s'écarter jamais, ni vers la droite, ni vers la gauche.

Le Dieu très saint que vous bénissez se réjouit de les entendre, et il les écoute pour les accomplir.

Car, dans le monde à venir, toutes les bonnes paroles proférées en celui-ci prendront des formes vivantes, et vous êtes les créateurs du bien, vous qui formulez par le Verbe ce qui est vrai !

La vérité est un vin délicieux qui ne s'évapore jamais. Il tombe goutte à goutte sur la terre en s'échappant de la coupe des sages, et va jusque dans le tombeau humecter les lèvres des morts. Il descend jusqu'au cœur de nos pères endormis, et les fait parler encore comme dans un rêve.

Car la vérité est toujours vivante, elle possède toujours ceux qu'elle a touchés une fois.

Et lorsque les enfants qui sont sur la terre lui rendent un vivant témoignage, les pères qui dorment sous la terre se mettent à sourire et répondent doucement : Amen !

Le Microprosope

Nous ne connaissons dans les anciens livres rien d'aussi grand que ce synode de grands initiés s'occupant devant la vérité et la raison à créer une figure hiéroglyphique de Dieu. Ils savent que toute forme, pour être visible, veut un lumière et projette une ombre. Mais l'ombre peut-elle représenter l'intelligence suprême ? Non, sans doute. Elle n'en peut représenter que le voile. L'antique Isis était voilée ; Moyse, quand il parlait de Dieu, couvrait sa tête d'un voile. Tout la théologie des anciens est voilée d'allégories plus ou moins transparentes : la mythologie n'est pas autre chose. À la mythologie ont succédé les mystères qui sont le voile noir dépouillé de ses broderies, accusant de plus en plus cette face d'ombre devinée par le grand Rabbi Schiméon. Mais tout cela remonte à la fiction première, en sorte que les pages que nous traduisons en les analysant semblent être l'origine de tous les symbolismes et le principe de tous les dogmes.

Rien n'est beau et consolant comme cette explication donnée à certaines figures de la Bible, représentant Dieu irrité, rependant ou variable comme les hommes. Ces contradictions

passionnées, nous dira Schiméon Ben-Jochaï, n'appartiennent qu'à la figure d'ombre : elles sont les mirages des passions humaines. La figure de lumière est toujours rayonnante et paisible, mais Dieu qui n'a point de visage reste immuable au dessus de cette lumière de cette ombre. L'homme qui cherche Dieu ne peut trouver que l'idéal de l'homme : comment veut-on que le fini puisse concevoir l'infini ?

Il faut au commun des hommes un Dieu qui leur ressemble. Si le maître ne se fâche pas lorsqu'ils font mal, ils croiront que le mal reste impuni, et n'auront plus de frein dans leurs actions déréglées. Si le maître n'est pas dur, sévère, mystérieux, difficile à deviner et à contenter, ils se laisseront à l'insouciance et à la paresse. L'enfance indocile a besoin des verges, et le père doit savoir feindre la colère, même lorsqu'il a envie de sourire des espiègleries de l'enfant.

Ainsi, suivant nos anciens maîtres, l'image de la divinité a deux faces, l'une qui regarde les crimes de l'homme et qui s'irrite, l'autre qui contemple la justice éternelle et qui sourit.

Ce mystère de la haute initiation était connu même des Grecs qui donnaient parfois à Pluton les attributs de Jupiter. L'Égypte invoquait le Sérapis noir, et l'on a conservé des images de Bacchus où le dieu dont les aventures rappellent l'histoire de Moyse, ce dieu dans les fêtes duquel on criait : *Io Evohé ! (Jod hé Van hé)*, les quatre lettres du nom de Jéhovah, est représenté avec deux visages comme Janus. L'un est jeune et beau comme celui d'Apollon, l'autre est grimaçant et grotesque comme celui de Silène.

Apollon et Bacchus caractérisaient les deux principes de l'exaltation chez les hommes : l'enthousiasme et l'ivresse. Les âmes sublimes s'enivrent de belle poésie, les âmes vulgaires cherchent l'enthousiasme dans les vertiges qu'occasionne le vin.

Mais le vin pour le vulgaire n'est pas la seule cause de l'ivresse. Les hommes sans élévation se grisent de toutes le fumées qui peuvent monter à leur cerveau : les cupidités insatiables, les affections désordonnées, la vaine gloire, le fanatisme. Il est des imaginations ascétiques plus folles et plus désordonnés que des Bacchantes, il est des prétendus défenseurs de la religions qui, tournant la douceur en amertume et la prédication en satyre, sont condamnés par l'incorruptible nature à porter un masque de satyre. Leurs lèvres sont brûlées par l'insolence comme d'un fer rouge, et leurs yeux louches dénoncent, malgré eux, la perversité de leur cœur.

La face d'ombre que nos rabbins décrivent n'est pourtant pas leu Dieu des Garasse, des Patouillet et des Veuillot ; c'est le Dieu voilé de Moyse, le Dieu postérieur, si je puis parler de la sorte, en faisant allusion à un récit allégorique de la Bible. Moyse prie Dieu, le Dieu invisible, de se laisser voir à lui – Regard par l'ouverture du rocher, répond le Seigneur, je passerai en mettant ma main sur cette ouverture, et quand je serai passé, tu me verras par derrière.

Moyse, en écrivant cette page, pensait au symbolisme de la tête d'ombre, la seule qu'il soit donné aux hommes de contempler sans être aveuglés par la lumière. Le Dieu de lumière, c'est celui que rêvent les sages ; le Dieu d'ombre, c'est celui que rêvent les insensés. La folie humaine voit tout à l'envers, et s'il nous est permis d'employer ici la métaphore hardie de

Moyse, la face que les multitudes adorent n'est que le derrière de la fiction divine ; c'est l'ombre postérieure de Dieu. *« Videbis posteriora mea. »*

Suite du Texte du Zohar

Prologue sur le Microprosope

Disposez-vous maintenant, et appliquez-vous à la description symbolique du Microprosope, ce voile d'ombre disposé et mesuré sur une forme de lumière, cette fiction visible qui rend accessible à nos regards la splendeur émanée de l'invisible, le vieillard noir en qui se distille et sur qui se reflète la lumière du vieillard blanc.

Vous avez pour guide la sagesse, et pour instruments de précision l'ordre, la justice et la beauté.

Donnez une forme à l'ensemble des pensées humaines qui remontent vers l'auteur invisible de toutes les formes.

Et que cette forme soit la forme humaine, car nous cherchons le roi qui doit régner sur les hommes.

La forme humaine, pour que nous puissions le faire asseoir sur un trône et l'adorer.

Le prophète ne dit-il pas : J'ai vu un trône dans le ciel, et sur ce trône quelque chose d'immense semblable à une figure humaine ?

Donnons-lui la figure humaine, car c'est pour nous la synthèse de toutes les formes.

Car le nom d'homme est pour nous la synthèse de tous les noms.

Donnons-lui la figure humaine, car l'idée humaine renferme pour nous tous les arcanes de la pensée, et tous les mystères de l'ancien monde, du monde qui a été créé avant l'homme et qui n'a pu trouver son équilibre qu'un jour où est apparue la figure d'Adam.

Les Rois d'Édom

Nous lisons dans le livre du Mystère : Avant que l'Ancien des anciens eût révélé ses proportions, il laissa se produire des forces gigantesques semblables aux rois qui, avant la venue du peuple de Dieu, régnaient sur la terre d'Édom.

Il livra la nature à leur antagonisme, et ils furent détruits les uns par les autres. Car ils ne purent s'accorder en proportions pour former les membres d'un corps, vu qu'il leur manquait une tête.

La tête humaine manquait à la nature vivante, et elle était en confusion comme la pensée humaine lorsqu'il lui manque l'idée de Dieu !

Aussi ces Éloïms terrestres, ces rois anarchiques du monde furent détruits.

Ils furent détruits, mais ils ne furent pas anéantis.

Détruits comme puissances désordonnées, ils furent conservés comme puissances qui devaient être soumises.

Et leur place se retrouva dans l'ordre, quand l'ordre se fit dans la nature.

Rien d'ailleurs ne se détruit, tout se déplace et se replace, et quand les êtres changent pour obéir à l'ordre éternel, c'est cela que, parmi les hommes, on appelle mourir.

Le roi d'Égypte lui-même n'est pas mort, il est descendu de son trône pour faire place à l'Éternel !

On dit qu'Adam a nommé tous les êtres, parce qu'à la venue d'Adam la nature fut constituée en hiérarchie, et tous les êtres se trouvant pour la première fois à leur place eurent une raison d'être déterminable par un nom.

Le seul des monstres préadamites qui ne fut pas détruit, ce fut le grand Androgyne, mâle et femelle comme le palmier.

C'est la force de production qui existait avant Adam et que Dieu ne détruira pas.

Elle existant, mais elle n'était pas réglée ; elle travaillait, mais la loi de son travail n'était pas déterminée tant qu'elle n'avait pas produit son chef-d'œuvre, la forme vivante d'Adam.

Le Crane du Microprosope et ses annexes

L'air Subtil, Le Feu et la Rosée

Quand la tête blanche se proposa d'ajouter un ornement à sa beauté, elle détacha une étincelle de sa lumière.

Elle souffla sur cette étincelle pour la refroidir, et cette étincelle devint solide.

Elle se gonfla et se creusa comme un crâne transparent et azuré qui contient des milliers et des myriades de mondes.

Cette cavité est pleine de la rosée éternelle, blanche du côté du père et rouge du côté du fils. C'est la rosée de la lumière et de la vie, la rosée qui féconde les univers et qui ressuscite les morts.

Les uns ressuscitent dans la lumière et les autres dans le feu.

Les uns dans la blancheur éternelle de la paix, les autres dans la rougeur du feu et dans les tourments de la guerre.

Les méchants sont en quelque sorte la honte de leur père, et ce sont eux qui couvrent la face de rougeur.

Dans le crâne de l'homme universel, fils unique de Dieu, réside la science avec ses trente-deux voies et ses cinquante portes.

Les Cheveux du Microprosope

Les cheveux représentent les pensées, parce qu'ils rayonnent autour de la tête.

Il y a autour de la tête du Microprosope des myriades de myriades et des millions de millions de cheveux noirs, crispés et entortillés les uns dans les autres.

Là se trouvent mêlés ensemble le brillant et l'obscur, le vrai et le faux, le juste et l'injuste.

Au milieu de ces cheveux se trouve une ligne pure et droite qui correspond avec celle de la tête blanche.

Car l'équilibre est le même pour Dieu et pour l'homme, et les lois qui régissent la balance sont identiques et dans le ciel et sur la terre.

Parmi les pensées de l'homme, les unes sont dures et impitoyables, les autres sont douces et flexibles.

La même balance les pèse et corrige les rigueurs de la gauche par la miséricorde de la droite.

Le Front du Microprosope

Les Yeux et leurs Couleurs

Quand le front de la lumière rayonne, le front de l'ombre se découvre.

Quand la colère rend ténébreux le front du Dieu des hommes, les cheveux noirs et tortillés de hérissent, un souffle de colère les fait siffler comme des serpents.

Les prières de l'ignorance montent comme une fumée noire et rendent le front de l'idole plus ténébreux.

Alors s'élève la prière du juste.

Elle sort de l'ombre et monte droit vers la lumière.

La tête céleste alors se pence, et le front ténébreux qui est en bas se trouve baigné de splendeurs.

La colère cesse, la tempête s'apaise, et la vengeance se change en pardon.

Les Yeux

Il a des sourcils noirs et épais ; autour de ses yeux se hérissent des cils qui sont de la couleur des ténèbres.

Quand ses paupières sombrent se soulèvent, il semble alors s'éveiller.

Ses regards alors s'illuminent du reflet de la lumière supérieure et ressemblent au regard de Dieu.

C'est à lui que parle le prophète lorsqu'il dit « Éveille-toi, Seigneur, pourquoi dors-tu si longtemps ? N'est-il pas temps de secouer enfin ton sommeil ? »

C'est que pendant le sommeil du Dieu d'ombre, les nations étrangères exercent leur domination sur Israël.

Le Dieu de l'homme sommeille quand la foi de l'homme s'endort.

Mais lorsque notre Dieu se réveille, il roule les yeux, et regardant de travers les nations qui nous oppriment, il les écrase de sa foudre.

Ses yeux, quand ils sont ouverts, sont doux comme les yeux des colombes, et l'on y trouve les couleurs premières, le noir, le blanc, le jaune et le rouge.

Le noir des yeux du Microprosope ressemble à cette pierre qui sort de l'abîme une fois tous les mille ans, de l'abîme de la grande mer.

Et quand cette pierre apparaît, il s'élève une grande tempête, tous les flots sont émus, et le bruit qu'ils font est entendu du serpent immense qu'on nomme le Léviathan.

Cette pierre sort de l'abîme profond, elle roule dans le bouillonnement de la mer, elle se produit au dehors, et il se fait alors une noirceur près de laquelle toutes les noirceurs sont effacées. Or les initiés savent qu'en cette noirceur sont cachés tous les mystères de la science.

Telle est la noirceur de l'œil du vieillard qui renferme et surpasse toutes les obscurités les plus profondes.

Sa blancheur est celle qu'il emprunte au regard suprême : c'est le lait de la miséricorde qui tombe sur lui goutte à goutte comme des larmes.

Sa rougeur est celle du feu qui détruit et qui renouvelle la vie.

Son regard de bonté est fauve et resplendissant comme l'or.

Quand il s'irrite et quand il menace, aux coins de ses deux yeux fulgurants on voit deux larmes suspendues.

Sa foudre éclate, son courroux creuse l'abîme, le feu s'allume pour dévorer éternellement ses victimes.

Les puissants de la terre sont renversés, les cèdres sont tordus comme les herbes, le gouffre est satisfait, la colère est contente, le Dieu sombre s'apaise, et sur les larmes suspendues brille un rayon échappé à la lumière d'un Dieu d'amour.

La paupière s'abaisse, les larmes tombent, et en tombant elles éteignent le feu de l'enfer éternel.

Le nez et la barbe

Analyse

Schiméon Ben-Jochaï continue à expliquer le livre du Mystère et à décrire l'anatomie du Dieu noir. Ce Dieu n'est ni l'Ahrimanès des Perses, ni le mauvais principe des manichéens : c'est une conception plus relevée, c'est une ombre médiatrice entre la lumière infinie est les faibles regards de l'homme ; c'est un voile fait à l'image de l'humanité dont Dieu même daigne voiler sa gloire. Dans cette ombre se trouve la raison de tous les mystères. Cette ombre explique le Dieu terrible des prophètes, le Dieu qui menace et se fait craindre. C'est le Dieu des prêtres, le Dieu qui veut des sacrifices, le Dieu qui sommeille souvent et qu'on éveille au bruit des trompettes du temple, le Dieu qui se repent d'avoir fait l'homme, et qui, vaincu par les prières et les offrandes, s'apaise au moment de punir.

Ce qu'il faut remarquer ici, c'est que cette conception obscure de la divinité, loin de sembler mauvaise aux grands rabbins révélateurs du mystère, leur paraît légitime et nécessaire.

Le sanctuaire antique était voilé, et quand le voile se déchirait, cette catastrophe annonçait la fin d'une religion et d'un monde. Le voile ne se déchire pas sans que la terre tremble : c'est ce qui arriva à la mort du Christ ; mais le sanctuaire qui se dévoile est un sanctuaire profané. Bientôt Caligula y mettra ses idoles en attendant les torches lancées par les soldats de Titus. Une voix a crié : les dieux s'en vont, tandis que le christianisme en silence prépare un autre sanctuaire et épaissit un autre voile.

Il faut se représenter les têtes hiéroglyphiques des deux vieillards comme concentriques et superposés, en sorte que l'une soit comme le mirage de l'autre, mais un mirage contraire, ce qui est blanc chez l'une étant noir chez l'autre, et *vice versâ*.

Les grands rabbins s'attachent minutieusement aux détails des deux têtes, ils comptent les touffes de cheveux et les divisions de la barbe, ils décrivent le nez de chacun et les souffles

contraires qui s'échappent des quatre narines. Le nez long et majestueux du père suprême souffle la vie divine et éternelle, le nez court et ridé du Dieu irascible souffle le feu et la fumée : c'est le volcan de la vie terrestre, et c'est aussi ce que les grands rabbins semblent entendre par le feu éternel de l'enfer, c'est-à-dire de la fiction inférieure.

- Ce feu, disent-ils, ne peut être apaisé que par celui de l'autel, et cette fumée n'est repoussée que par la fumée du sacrifice et de l'autel. On comprend ce Dieu noir au nez fumant dont les narines toujours enflammées sont les soupiraux de l'enfer.

Ici le Dieu noir prend un peu la figure de notre diable, et c'est en effet à cette grande fiction des rabbins que l'Ahrimanès des Perses, le Dieu mauvais des manichéens, et le diable des chrétiens doivent leur origine commune. C'est un symbole défiguré : ce n'est plus alors l'ombre de Dieu, mais c'est pour ainsi dire la grimace et comme la caricature de l'ombre. Cet abus que l'ignorance a fait d'une image hardie prouve la nécessité de l'occultisme et justifie les rabbins qui entouraient tant de mystères les secrets de leur Kabballah.

Après le nez, le rabbin décrit les oreilles du Dieu noir. Elles sont couvertes par les cheveux crépés, car chez l'homme, dont le Dieu noir est l'image, l'entendement est offusqué par le désordre des pensées. Quand le Dieu vulgaire sommeille, ses oreilles n'entendent pas, et le mal se fait dans le monde. Le mal qui offense et irrite le Dieu d'ombre n'existe pas pour le Dieu de lumière. Relativement à l'ordre absolu, le désordre n'existe pas.

Quand le Dieu des hommes se réveille, il secoue sa chevelure, et le ciel tremble. Alors ses oreilles se découvrent et donnent accès aux prières. Ce sont les jours de victoire pour Israël : alors il triomphe d'Aman et fait pendre ses ennemis.

Des oreilles Rabbi Schiméon passe à la barbe, et en décrit les touffes séparées. Il en compte neuf, et non pas treize comme dans la barbe blanche du vieillard suprême, parce que le Verbe négatif du Dieu d'ombre ne saurait expliquer le quaternaire divin. Le ternaire multiplié par lui-même donne neuf, et c'est le nombre de toute hiérarchie et de toute classification dans la méthode kabbalistique. Il y a neuf chœurs d'anges ; il y a aussi neuf classes de démons. Le nombre neuf a donc son côté lumineux et son côté d'ombre, mais le quaternaire tétragrammatique est le nombre parfait qui n'admet pas de négation. La négation du quaternaire serait la fiction monstrueuse du mal absolu. Ce serait le Satan des diabolistes, monstre impossible et inconnu des anciens maîtres, les grands kabbalistes hébreux.

Les neuf touffes de la barbe d'ombre représentent le Verbe négatif. Ce sont les ombres des grandes lumières.

Les grandes lumières sont les neuf conceptions divines qui précèdent l'idée de création.

1re lumière
La couronne ou puissance suprême
Ombre de cette lumière
Le despotisme ou l'absolutisme au pouvoir.

2e lumière
La sagesse éternelle
Ombre de cette lumière
La foi aveugle.

3e lumière
L'intelligence active
Ombre de cette lumière
Le dogme qui se prétend immuable, et qui est fatalement progressif.

4e lumière
La beauté spirituelle
Ombre de cette lumière
La foi aveugle.

5e lumière
La justice éternelle
Ombre de cette lumière
La vengeance divine.

6e lumière
La miséricorde infinie
Ombre de cette lumière
Le sacrifice volontaire.

7e lumière
La victoire éternelle du bien.
Ombre de cette lumière
Abnégation et dépouillement volontaire.

8e lumière
Éternité du bien
Ombre de cette lumière
Enfer éternel.

9e lumière
Fécondité du bien
Ombre de cette lumière
Célibat et stérilité.

Ici s'arrêtent forcément les nombres noirs, car le nombre dix est celui de la création. Or la création ne saurait être négative. Le célibat et la stérilité ne produisent rien.

Le célibat a toujours été le rêve du mysticisme, même dans le judaïsme qui condamne formellement la stérilité !

L’ascétisme en effet est incompatible avec les devoirs de la famille. Les prophètes errants n’avaient point de femmes. La famille c’est le monde, et le mysticisme c’est le désert.

La famille c’est la vie réelle, et le mysticisme c’est le rêve.

La famille nécessite la propriété, et le mysticisme commande l’abnégation et le dépouillement volontaire.

Le mysticisme c’est le sentiment religieux poussé jusqu’à la folie. Aussi doit-il être tempéré et régi par l’autorité sacerdotale ; les mystiques sont des enfants dont les prêtres sont les pédagogues et les tuteurs. Nous parlons ici des mystiques orthodoxes et soumis qui échappent au vertige de la folie, grâce aux lisières de l’obéissance. Les mystiques insoumis sont des fous qui peuvent devenir furieux et qu’il serait prudent de renfermer.

Le Microprosope considéré comme un androgyne

Voici ce que nous avons appris :

Rabbi Schiméon dit alors : « Ces dispositions et tous ces mystères du Verbe doivent être révélés seulement à ceux qui peuvent se tenir en équilibre en leurs pieds à la fois sur les deux plateaux de la balance. On ne doit pas les dire à ceux qui ne sont pas entrés dans la crypte des grandes épreuves, mais seulement à ceux qui sont entrés et qui sont sortis.

« Car pour celui qui entre et qui ne sort pas, mieux vaudrait pour lui n’avoir pas été créé. »

Commentaire

Ici nous voyons clairement que le dogme occulte de Moyse professé par Rabbi Schiméon procède des sanctuaires de l’Égypte. Là, en effet on subissait les grandes épreuves avant d’être admis à l’initiation. Ces épreuves avaient lieu dans des souterrains immenses d’où ne sortaient jamais ceux qui avaient cédé à la crainte. L’adepte qui sortait victorieux recevait la clef de tous les mystères religieux, et la première grande révélation qu’on lui jetait à l’oreille en passant près de lui était contenue dans cette formule :

OSIRIS EST UN DIEU NOIR

C’est-à-dire : le Dieu qu’adorent les profanes n’est que l’ombre du vrai Dieu.

Nous lui prêtons les colères de l’homme pour qu’il soit redouté des hommes.

Car si l’on ne présente pas aux hommes un maître qui soit semblable à eux, l’idée de la divinité surpassera tellement leur faible intelligence qu’elle leur échappera complètement, et ils tomberont dans l’athéisme.

Quand l'homme a fait le mal, il s'est jeté dans le désordre, il a enfreint la loi conservatrice de son bonheur. Il est alors malheureux, mécontent de lui-même, et on lui dit que Dieu est irrité contre lui, pour lui expliquer le ressentiment de sa conscience irritée. Il faut alors qu'il apaise Dieu par des expiations, qui, pareilles aux châtiments qu'on inflige aux enfants déraisonnables et indociles, imprimeront dans la mémoire l'horreur du mal. Il faut surtout qu'il rentre dans la voie du bien, et alors, au calme qu'il éprouve, il sent que Dieu lui a pardonné. Dieu pourtant ne pardonne pas, puisqu'il ne s'irrite jamais ; mais si vous dites à l'homme vulgaire que le juge suprême est au fonde de sa conscience, il croira que Dieu n'est qu'un mot, et il viendra facilement à discuter contre sa conscience, attribuant ses scrupules ou ses remords aux préjugés de l'éducation. Il en viendra à n'avoir plus pour guide que l'intérêt de ses passions qui sont les commanditaires de la mort.

Suite du Texte

Voici le résumé de toutes ces paroles :

L'Ancien des anciens est dans le Microprosope, la lumière est cachée dans l'ombre, le grand est figuré par le petit : tout est dans l'unité suprême. Tout a été, tout est et tout sera en lui. Il ne changera point, il n'a pas changé, il ne change pas.

Il n'a point de formes, mais il se conforme à la notre. Il prend pour nous la forme qui contient toutes les formes et le nom qui comprend tous les noms.

Cette forme sous laquelle il nous apparaît seulement dans notre pensée n'est pas réellement sa forme, c'est l'analogie d'une forme. C'est une tête factice à laquelle nous rattachons ses diadèmes et ses couronnes.

La forme de l'homme résume toutes les formes, tant des choses supérieures que des choses inférieures.

Et parce que cette forme résume et représente tout ce qui est, nous nous en servons pour nous représenter Dieu sous la figure du vieillard suprême.

Puis, conformément à cette figure et comme son ombre, nous imaginons le Mircroprosope.

Et si vous me demandez quelle différence il y a entre les deux vieillards, je vous répondrai que les deux représentent une seule et même pensée.

Ce sont les deux côtés d'une image : tournée vers le ciel, l'image est sereine et splendide ; tournée vers les ignorances et les vices de l'homme, l'image est menaçante et ténébreuse.

Ainsi le Seigneur, à la sortie d'Égypte, marchait à la tête d'Israël dans une nuée, lumineuse du côté d'Israël et ténébreuse du côté des Égyptiens.

La lumière et l'ombre ne sont-elles pas opposées l'une à l'autre ?

Elles semblent inconciliables et contraires l'une à l'autre, à ce point que, quand l'une se produit, l'autre n'est plus.

Elles s'accordent pourtant d'une manière admirable, et c'est leur accord harmonieux qui rend visibles toutes les formes.

Mais ces arcanes ne sont accessibles qu'aux moissonneurs du champ sacré.

Il est écrit : Le mystère du Seigneur appartient à ceux qui le craignent.

Commentaire

Ici Rabbi Schiméon s'efforce d'expliquer les mystères de la Genèse où Dieu est représenté sous une forme humaine créant Adam à son image et à sa ressemblance. Cette forme humaine prêtée à Dieu est la forme prototypique du grand Adam, c'est-à-dire de l'humanité tout entière préexistant dans le Verbe de Dieu.

Or, par le grand Adam qu'ils appellent Adam Kadmon, ou Adam le Protoplaste, les initiés juifs n'entendent pas comme nous le premier individu humain, il n'admettent pas l'existence de ce premier individu et font apparaître la race humaine à la fois sur toute la surface de la terre. Par le grand Adam, ils entendent l'humanité primitive et quelque chose de plus même que l'humanité, car le corps d'Adam renferme tous les êtres animés et tous les esprits de l'univers. Aussi lui donnent-ils les proportions les plus gigantesques. Son front touche au zénith, sa main droite touche l'orient, et sa main gauche l'occident. Lorsqu'il lève le pied pour marcher, l'ombre de son talon forme une éclipse de soleil. Il est androgyne ayant deux faces, la face masculine devant, la face féminine par derrière. Chaque face est également androgyne, c'est-à-dire masculine à droite et féminine à gauche. Le prototype du grand Adam qui est dans le Microprosope est également androgyne par de devant, par derrière, à droite, à gauche, en haut et en bas, ce qui figure l'équilibre universel et la balance des forces, soit actives, soit passives, dans tous l'ensemble de la nature.

Des figures feront mieux comprendre ce symbolisme, et nous pouvons en donner ici plusieurs de celles que les initiés aux sciences occultes nomment des pantacles, c'est-à-dire des symboles universels.

Nous ne suivrons pas Rabbi Schiméon dans les descriptions qu'il donne de l'androgyne divin contenu dans le prototype qui est le vieillard noir, où le Dieu d'ombre. Ce sont des fictions d'anatomie monstrueuse qui rappellent les bizarres accouplements de certains deux hybrides de l'Inde. Une grande pensée préside sans doute à tous ces rêves, mais leur expression est trop en dehors de nos habitudes et de nos mœurs. Qu'il nous suffise de dire que le rabbin représente les couples typiques, celui du Microprosope et de la nature sa femme, et celui d'Adam Kadmon et son Ève, dans l'acte d'une éternelle fécondité, explique leurs ardeurs et leurs défaillances amoureuses, et fait ainsi de l'immensité un énorme lit nuptial qui n'a ni alcôve, ni couverture, ni rideaux.

De la Justice
Suivant le texte de Rabbi Schiméon

La femme n’a pas en elle-même la force et la justice, elle doit les recevoir de l’homme.

Elle y aspire avec une soif indicible, mais elle ne peut les recevoir que lorsqu’elle est soumise.

Lorsqu’elle domine, elle n’enfante que la révolte et la violence.

C’est pour cela que la femme s’était rendue maîtresse de l’homme en l’entraînant dans le péché.

Elle devin mère dans l’incontinence de ses désirs, et enfanta Caïn.

Puis elle dit : Dieu et moi, nous avons fait un homme, et cet homme est ma propriété.

Elle n’était pas encore prête pour la maternité véritable, car le serpent l’avait infectée de sa jalousie et de sa colère.

L’enfantement du cruel et impitoyable Caïn fut un enfantement violent et terrible, qui épuisa toutes les énergies de la femme.

Elle s’amollit alors et s’affaiblit pour enfanter le doux Abel.

Ces deux générations contraires ne purent s’accorder ensemble : le fort sans mesure devait absorber le faible sans défense ; et c’est ce qui arriva.

Alors le Dieu d’ombre se réveilla, et il arracha du ventre de Caïn son frère qu’il avait dévoré.

Mais ni Caïn ni Abel ne furent trouvés assez justes pour subsister devant lui.

Il rejeta Abel dans les limbes de la vie, et précipita Caïn dans le grand océan des pleurs.

Là, ils se cherchent encore pour se combattre, et ils produisent, chacun de son côté, des esprits de violence et de faiblesse.

Heureuses les âmes qui viennent en ligne directe du grand Adam ! Car les enfants de l’inutile Abel et ceux du criminel Caïn ne valent pas mieux les uns que les autres ; ce sont des injustes et des pêcheurs.

La vraie justice réunit la bonté et la force, elle n’est ni violente ni faible.

Heureux êtes-vous, vous qui comprenez ces paroles, les paroles de l’esprit qui réunit la gauche à la droite, et qui accorde les choses supérieures avec les choses inférieures !

Heureux êtes-vous, vous les maîtres des maîtres, moissonneurs de la campagne sainte, qui contemplez et reconnaissez le Seigneur en le regardant face à face, et qui par votre union au Verbe éternel vous rendez dignes de l'immortalité dans le monde à venir !

C'est de vous qu'il est écrit : Dès aujourd'hui tu sauras que le Seigneur règne à la fois au plus haut des cieux et au plus profond de la terre.

Partout règne le Seigneur, l'Ancien des jours, Dieu ! c'est-à-dire l'unique et le seul. Que son nom soit béni dans le siècle et dans les siècles des siècles !

Derniers Mots sur l'Homme Suprême

Rabbi Schiméon a dit : En regardant en bas, nous voyons les choses d'en haut, et on observant les choses d'en haut, nous voyons celles qui sont en bas.

Les dix doigts de nos mains nous rappellent les dix couronnes de la science, les nombres sacrés et leur équilibre, cinq d'un côté et cinq de l'autre.

Il en est de même des doigts de nos pieds : ce qui est en haut est comme ce qui est en bas.

Les formes supérieures régissent les formes inférieures, le dessus est comme le dessous, la femme est analogue à l'homme.

Les contraires régissent les contraires, les extrêmes se touchent, les formes différentes adhèrent les unes aux autres et agissent les unes sur les autres.

L'homme et la femme unis ensemble composent le corps parfait de l'humanité.

Ils sortent l'un de l'autre et ont besoin l'un de l'autre, ils agissent et réagissent l'un sur l'autre.

La vie qui les anime est la même : ainsi le sang poussé par l'anastomose des veines se porte à droite et à gauche également dans le corps entier.

Tous les vaisseaux du corps s'arrosent mutuellement, tous les nerfs se communiquent mutuellement le fluide lumineux et le sensibilité.

Comme les mondes dans l'espace s'envoient et se renvoient mutuellement la lumière de leurs soleils.

Tout ce qui est en dehors de cette vie mutuelle et universelle du grand corps est immonde. Ne vous approchez pas des esprits qui sont au dehors de la grande communion, comme s'ils pouvaient vous apprendre quelque chose, car vous ne recevriez d'eux que des souillures.

Les esprits errants sont comme des têtes coupées qui ont toujours soif, mais l'eau qu'elles boivent s'échappe avec leur sang et ne les désaltère pas.

- S'il en est ainsi, diras-tu, les anges même font partie du grand corps de la Synagogue ?

- Comme pourrais-tu en douter ?

Autrement ils n'auraient part ni à la sainteté ni à la vie.

Car la synagogue des sages, c'est le corps de l'humanité, c'est le corps de Dieu.

L'ange du Seigneur, dans la prophétie de Daniel, n'est-il pas appelé Gabriel ? Or, que veut dire Gabriel, sinon l'homme par excellence, l'homme de Dieu, ou l'Homme-Dieu ?

La tradition nous apprend que les esprits immondes ne peuvent se revêtir des beautés de la forme humaine, parce qu'ils ne sont pas entrés dans l'harmonie du corps parfait.

Ils sont vagabonds et voltigent par tout le monde, et ne peuvent se fixer sous aucune forme.

Partout ils se sentent repoussés, parce qu'ils ont en eux l'indocilité de Caïn : ils sont chassés hors du camp dont les tentes brillantes sont les astres.

Jamais ils ne se fixent dans la vérité ; tantôt ils veulent s'élever au-dessus, puis ils s'abaissent au-dessus ; mais soit dessous, soit dessus ils sont toujours immondes.

Les esprits impurs qui viennent de Hébel (Abel) étant plus doux peuvent s'approcher du grand corps, et même en apparence s'y attacher.

Mais ils sont comme des membres superflus et factices : ils sont collés au corps, ils n'y tiennent pas.

Tous ces esprits sont comme des avortons ou des membres coupés roulant dans le vide : ils écoutent soit en haut, soit en bas, tout ce qu'ils peuvent entendre, mais ils ne comprennent jamais rien, comme le savent ceux qui se sont occupés de ce sujet.

Note du Traducteur

Ici le grand maître en Kabbale semble admettre l'existence des esprits errants et disséminés dans l'atmosphère, esprits indécis qui n'ont encore aucune forme précise, sortes de larves impures que le foyer de la vie repousse toujours vers les ténèbres extérieures. Les autres kabbalistes, appuyés en cela par une parole de Jésus-Christ lui-même, nous donnent à entendre que ces ténèbres extérieures sont la géhenne ou l'enfer, mais qu'il est impossible aux âmes de s'y arrêter et de s'y fixer. Dans ces ténèbres les âmes impures se dessèchent, s'épuisent, et réduites après un temps de souffrance plus ou moins long à la simplicité première de leur principe vital,

elles perdent le souvenir et sont de nouveau attirées vers la vie. (Voir la *Pneumatica Kabbalistica,* et le livre l'Isaac de Soria, *De revolutionibus animarum.*)

Or, voici la tradition sur le mystère du livre. Lorsque le prototype conjugal se fut équilibré par l'apaisement du Dieu d'ombre, le couple adamique se rapprocha pour la troisième fois.

Et il se fit une génération équilibrée.

L'harmonie alors se fit entre le ciel et la terre.

Le monde supérieur féconda le monde inférieur, parce que l'homme, le médiateur entre la pensée et la forme, avait enfin trouvé l'harmonie.

Il y eut alors la gloire divine d'en haut et la gloire divine d'en bas, la schekinah du ciel, et la schekinah de la terre.

Saint est le Seigneur dans les pensées du ciel, saint est le Seigneur dans les formes de la terre, saint est le Seigneur dont la pensée se répand des idées sur les formes et remonte des formes à la pensée !

Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des phalanges, le Dieu des êtres coordonnés et réglés entre eux comme des armées !

Toute la terre est pleine de sa gloire, et tout ce qui existe est un seul corps, animé par une seule âme.

Voici une de nos traditions :

Il y a des compensations entre les êtres.

Il est écrit au cantique des cantiques : Nous te ferons des colliers d'ord avec des incrustations d'argent.

C'est ainsi que, pour les embellir l'une par l'autre, on unit la miséricorde à la justice.

Et elles sont comme le palmier qui croît toujours par couples, en sorte que le frère ne grandit jamais sans sa sœur.

Aussi nous savons que l'homme qui se sépare de l'humanité en refusant d'aime une compagne ne trouvera point de place après la mort dans la grande synthèse humaine, mais il restera dehors, étranger aux lois de l'attrait et aux transformations de la vie.

Et la nature, honteuse de lui, le fera disparaître comme nous nous hâtons de faire disparaître les cadavres.

Pourquoi la loi nous ordonne-t-elle de ne pas laisser après la mort de l'homme le cadavre passer la nuit dans la maison qui fut sa demeure ?

C'est par respect pour la forme humaine, devenue inutile, et qui ne doit pas être avilie.

C'est pour empêcher que ce qui fut une personne soit une chose sans usage et sans nom.

C'est pour distinguer le corps vénérable de l'homme de la charogne de l'animal.

Il ne faut pas permettre à la mort de s'affirmer lorsqu'il s'agit de l'homme : l'homme, c'est la capacité de l'esprit immortel.

Un corps humain sans âme, c'est une lacune dans la nature, et pourtant le cadavre est respectable à cause de sa figure humaine.

Il faut se hâter de mettre fin à ce contre-sens, et c'est pour cela que nous ensevelissons nos morts avant la nuit que suit leur trépas.

Les hommes qui renoncent à l'humanité dans l'espoir de conquérir le ciel sont des nains qui veulent retourner l'attentant des géants et commettre un crime contraire.

Car il est écrit : Les fils de Dieu ayant vu les filles des hommes et qu'elles étaient belles se penchèrent trop pour les voir et furent précipités dans l'abîme.

Là ils engendrèrent des esprits impurs et des démons, et ce fut en ce temps-là qu'il y eut des géants sur la terre.

Leur chute, contraire à l'ordre de la nature, et par conséquent imprévue par le suprême ordonnateur des choses, explique le repentir ou le regret de Dieu lorsqu'on dit que le Seigneur se repentit d'avoir fait l'homme.

Et le texte ajoute : « Sur la terre », car le plan divin restait intact dans le ciel. L'homme du ciel n'avait point péché.

Mais l'ange en tombant avait rompu l'équilibre de la terre, et Dieu avait été comme forcé de faire ce qu'il ne voulait pas.

Car c'est l'équilibre de l'homme qui fait celui de la nature en ce monde, et si l'homme n'était pas, le monde ne serait plus.

Car l'homme est le réceptacle de la pensée divine qui crée et conserve le monde, l'homme est la raison d'être de la terre, tout ce qui a existé avant lui était le travail préparatoire de sa naissance, et la création tout entière sans lui n'eut été qu'un avortement.

C'est ainsi que dans sa vision le prophète vit les anges dresser un trône dans le ciel, et sur le trône était assise une figure semblable à l'image d'un homme.

Et Daniel dit qu'il voyait marcher avec les nuages du ciel comme un fils de l'homme qui venait et qui montait lentement vers l'Ancien des jours.

Et il parvenait jusque auprès de lui, et on le faisait s'approcher devant la face du Seigneur.

Conclusion

Jusqu'ici nos paroles ont été mystérieuses et cachent un sens élevé qui échappe à la portée du plus grand nombre. Heureux est celui qui sait les comprendre et qui se les explique sans se tromper !

Car, ces paroles n'ont été données que pour les maîtres et pour les moissonneurs du champ sacré, pour ceux qui sont entrés dans l'épreuve et qui en sont sortis.

Il est écrit : Les voies du Seigneur sont droites, et les justes y marchent sans s'arrêter, mais les transgresseurs de la loi y trouvent toujours quelque pierre d'achoppement.

Ayant dit toutes ces choses, Rabbi Schiméon pleura, et élevant la voix il dit : Si quelques-uns de vous, ô mes frères, doivent révéler aux profanes les choses que nous venons de dire, que Dieu les reprenne eux-mêmes et qu'il les cache dans sa gloire !

Car il vaut mieux que nous-mêmes sortions du monde que de révéler aux enfants de ce monde les plus sublimes mystères du ciel.

Je les ai révélés à vous seuls, en présence de l'Ancien des anciens : je ne l'ai fait ni pour ma gloire, ni pour celle de la maison de mon père, ni pour enorgueillir mes frères qui sont ici rassemblés.

Mais seulement pour les empêcher d'errer dans les voies de la grande sagesse, pour qu'ils puissent se présenter dans honte à la porte de son palais, et pour qu'ils ne soient pas effacés comme une lettre mail faite des pages du livre de la vie.

Or, voici ce que nous avons appris :

Avant que les rabbins réunis dans l'enceinte de la pierre à broyer le grain fussent sortis de l'aire, trois d'entre eux moururent subitement :

Ce furent : Rabbi José
Et Rabbi Thiskia
Et Rabbi Jésa.

Leurs compagnons les virent s'élever, emportés par les saints anges au delà du voile qui était étendu sur leurs têtes.

Rabbi Schiméon proféra alors une parole et se prosterna.

Puis il poussa un grand cri en disant : Est-ce que, Dieu nous pardonne, un arrêt de mort est prononcé contre nous pour avoir révélé des mystères inconnus à tous les hommes depuis le jour où Moyse, regardant la vision divine face à face, était debout sur le Sinaï ?

Si pour cela nous devons être punis, pourquoi la mort n'a-t-elle pas commencé par moi, et pourquoi suis-je encore au monde ?

Et il entendit une voix qui disait :`

Bienheureux es-tu, Rabbi Schiméon, et bienheureux est ton partage, ainsi que celui des compagnons qui sont avec toi. Car il vient de vous être révélé ce que le Seigneur ne révèle pas à toute la milice du ciel.

Mais viens et vois !

Il est écrit : Cette doctrine sera le partage du fils aîné et devant le plus jeune on fermera les portes.

Ceux qui viennent de mourir n'étaient pas assez forts pour porter tant de science sur la terre.

Ils ont laissé ravir leurs âmes, et ils ont été enlevés par leur extase.

Les saints anges les ont pris et les ont portés au dessus du voile.

Rabbi Schiméon répondit : Ils sont heureux !

Et la voix reprit : Allez maintenant, vous qui restez, car le Seigneur vous a rendus forts contre la terre et contre le ciel. Vous êtes dans un parfait équilibre et vous vivrez.

Ils se levèrent donc, et partout où ils marchaient, les parfums sortaient de la terre.

Et Rabbi Schiméon disait : Je vois maintenant que la terre sera bénie à cause de nous.

Et leurs visages étaient si radieux que personne ne pouvait en soutenir l'aspect.

C'est ainsi que, comme nous avons appris, dix étaient entrés dans l'aire, et il n'en sortit que sept.

Rabbi Schiméon était en plein de joie, mais Rabbi Abba ressentit une grande tristesse, à cause de ceux qui n'étaient plus.

Mais un jour que les sept étaient assis autour du maître, Rabbi Schiméon proféra une parole mystérieuse.

Et ils virent ces trois qui leur avaient été enlevés. Des anges élevés en dignité les servaient, et leur ouvrant des portes dorées, ils leur montraient des trésors qui leur étaient destinés.

Alors l'âme de Rabbi Abba s'apaisa.

Depuis lors, les sept maîtres ne quittèrent plus la demeure de Rabbi Schiméon.

Et Rabbi Schiméon disait : Nous sommes les yeux du seigneur.

Et Rabbi Abba disait : Nous sommes six lampes qui devons notre lumière à la septième, et la septième, c'est toi.

Et Rabbi Jéhuda le nommait le Grand Sabbat de la semaine des mystères.

Un jour leur apparut Élie avec son vêtement de poil et sa face brillante d'un triple rayon.

Et Rabbi Schiméon lui disait : N'étais-tu pas avec nous dans l'aire, lorsque nous expliquions les paroles de la science ?

Élie répondit : Je voulais m'y transporter, mais les anges m'ont refusé leurs ailes, car j'avais une autre mission à remplir.

Je suis allé ce jour-là consoler et délivrer vos frères qui sont dans la captivité. J'ai répandu sur leurs chaînes un baume qui devra les briser un jour.

Car les justes ne doivent être enchaînés qu'avec des couronnes passées les unes dans les autres.

Ainsi s'enchaînent les jours de l'épreuve avec ceux de la gloire, et après la semaine du travail viendra la semaine du repos.

Alors toute chaîne se prosternera devant le trône du Seigneur. Mais quand les derniers du peuple seront sauvés, quelle ne sera pas la gloire des justes.

Les peuples seront leur couronne, et ils ressembleront aux fêtes du Seigneur qui resplendissent dans l'année au milieu de la couronne des autres jours.

Un triple banquet attend les justes dans les solennités du Grand Sabbat de l'avenir.

Il est écrit : Tu appelleras le sabbat les délices des justes et tu le compareras au saint du Seigneur.

Or quel est par excellence le saint du Seigneur ?

C’est Rabbi Schiméon Ben-Jochaï, qui est glorieux en ce monde, et qui sera plus glorieux encore dans le monde à venir.

Ici finit le saint livre du Grand Synode.

* * *

Seconde Partie

La Gloire Chrétienne

La gloire chrétienne c'est le triomphe de l'intelligence sur la bête, de la vérité sur le mensonge, de la lumière sur l'ombre, de l'humanité sur le diable.

Dieu se fait homme pour empêcher le diable de se faire Dieu.

Qu'est-ce que le diable ? C'est la bête, c'est l'ombre. C'est le mensonge. Pourquoi existe-t-il ?

Parce que l'ombre est nécessaire comme récipient et repoussoir de la lumière, parce que le mal est le piédestal du bien.

Ainsi s'expliquent les ombres des anciens sanctuaires, ainsi s'expliquent également les obscurités de la Bible. Il faut une ombre pour servir de repoussoir à la lumière. Il faut à la multitude grossière une divinité terrible qui épouvante les passions humaines par ses colères et ses vengeances. Le Dieu exterminateur, le Dieu des fléaux, c'est le Dieu d'ombre, c'est le Dieu fait à l'image de l'homme, et il est tout le contraire du Dieu des sages. La face noire est comme un masque qu'on met sur le visage serein du père éternel de tous les êtres pour faire peur à d'indociles enfants.

Cette doctrine devait être tenue secrète, car elle ne pouvait être comprise que des intelligences les plus hautes. Malheureusement elle transpira, et il arriva ce qu'on avait raison de craindre. Les intelligences bornées ne comprirent pas ce Dieu fictif à deux faces si différentes, et l'idée d'un dualisme absurde s'introduisit dans l'esprit de quelques sectaires. De là naquirent les dogmes du faux Zoroastre. La face de lumière fut Ormuzd, et la face d'ombre devint la tête fatale du sombre Ahrimanès. Ce jour-là le diable fut créé.

Remarquons que la Bible attribue à Dieu lui-même les œuvres que nous prêtons à l'usurpateur du règne des enfers. C'est Dieu qui endurcit le cœur de Pharaon, afin de châtier ainsi que tout son peuple par d'épouvantables fléaux et le pousser enfin à l'impénitence finale. C'est Dieu qui envoie un de ses anges ou de ses messagers pour égarer l'esprit d'Achab et le précipiter dans une guerre funeste. – Comment t'y prendrais-tu ? demanda-t-il à cet esprit. Et l'ange lui répond : - Je serai un esprit de mensonge dans la bouche des faux prophètes. – Va, lui répond le seigneur, et tu le séduiras. – À cette époque on ne s'imaginait pas encore que le royaume de Dieu pût être partagé, et qu'il se réservât seulement la lumière pour laisser son ennemi trôner dans l'ombre. Le Dieu du mal n'était pas encore inventé.

Le mal étant la négation du bien ne saurait avoir aucune puissance ; car la négation du bien implique la négation de la vérité qui atteint l'être jusque dans ses racines. Quelles victoires pourrait remporter un général qui fatalement et volontairement se tromperait toujours ? L'être du diable est un mensonge radical. Son génie, s'il était possible, serait une folie immense. Lutter éternellement contre Dieu, quel rêve ! Mais pour qu'il soit possible, il faut que Satan se fasse un Dieu à sa propre image. Il ne comprend même pas ce que le plus simple enfant peut comprendre. Esprit d'aveuglement, il est l'aveuglement personnifié. Étrange pouvoir que celui d'un monarque aveugle dans un royaume de ténèbres ! Toutes ses pensées doivent être fausses, tous ses efforts doivent porter dans le vide : les fous de Bicêtre auraient le droit de se moquer de lui.

Mais, dira-t-on, il existe ici-bas des hommes pervers qui nient l'existence de Dieu, ou, ce qui est plus horrible encore, qui croient en lui et qui le blasphèment. Ces hommes de mensonge n'en exercent pas moins sur les autres une influence fatale. Ils ont le génie de la destruction, ils trompent, ils séduisent, ils dévorent, et la Providence leur en laisse le pouvoir. Leur existence et leur triomphe passagers prouvent le règne transitoire de Satan. Lorsqu'ils réussissent à calomnier et à opprimer le juste, peut-on dire sans blasphème qu'ils doivent à Dieu leur victoire ? Mais si ce n'est pas Dieu qui leur donne la force de mal faire, il existe donc une sombre Providence des ténèbres, un pouvoir maudit que Dieu doit vaincre un jour, mais qui, pour le temps de notre épreuve, s'élève contre celui de Dieu, et réussit à l'emporter sur Dieu même, dès que nous lui prêtons la complicité de nos cœurs.

Il existe en effet un pouvoir qui rend jusqu'à un certain degré le mal possible ; mais ce pouvoir n'est pas maudit de Dieu, autrement il n'existerait pas : c'est celui que Dieu donne à toute créature intelligente de choisir entre les attraits supérieurs de l'âme et les désirs qui naissent des instincts bas d'une nature bornée ou enchaînée à des besoins terrestres. Personne ne peut aimer le mal pour le mal : nous trouvons à la racine de tous les vices l'ignorance et l'erreur. Lorsqu'on fait le mal, on se propose toujours un bien, et l'attrait même de la désobéissance, c'est l'amour de la liberté !

La liberté ! Voilà le nom de ce pouvoir qui explique le mal, et qui le rend nécessaire.

La liberté qu'on pourrait appeler la divinité de l'homme, le plus beau, le plus superbe, le plus irrévocable de tous les dons du Créateur. La liberté que Dieu même ne saurait violenter sans se nier lui-même. La liberté qu'il faut conquérir par la lutte, quand on ne la possède pas comme suprême autocratie. La liberté qui est une victoire, et qui par conséquent suppose des combats. L'attrait fatal contre lequel il faut lutter n'est pas un mal, c'est une force aveugle qu'il faut soumettre à la force qui vient de Dieu et que Dieu nous donne comme un royaume ou comme un supplice, activité motrice dont il faut nous emparer pour la diriger, sous peine d'être broyés par elle ; moulin dont nous serons le grain, si nous ne voulons pas avoir le courage et l'adresse d'en être les propriétaires et les meuniers.

Théologiens du diable, supposez-vous que Satan soit libre ? S'il l'est, il peut encore revenir au bien ; s'il ne l'est pas, il n'est pas responsable de ses actes, ce n'est qu'un instrument de quelqu'un qui est plus fort que lui : il est l'esclave de la justice de Dieu ; tout ce qu'il faut, c'est Dieu qui le veut. C'est Dieu qui par lui tente, fait pécher et torture à jamais ses faibles

créatures. Alors Satan n'est donc pas le monarque des ténèbres, c'est l'agent de la lumière voilée. Il est alors utile à Dieu, il fait les œuvres de Dieu ; Dieu ne l'a point rejeté, puisqu'il le tient encore dans sa main. Or ce que Dieu réprouve il doit le rejeter à jamais. L'agent de Dieu, c'est le représentant de Dieu, et suivant les lois de la bonne politique, le représentant de Dieu, c'est Dieu lui-même.

Qu'est-ce donc que le diable, en dernière analyse ? - Le diable, c'est Dieu faisant le mal. Définition aussi rigoureuse que révoltante, car elle affirme l'impossible. Disons mieux : le diable, c'est la négation de ce que Dieu affirme. Or Dieu affirme l'être ; le diable donc affirme le néant. Mais le néant ne peut ni affirmer ni être affirmé, il n'est rien qu'une négation, en sorte que si la définition dernière de Dieu suivant la Bible est celle-ci : « Celui qui est », la définition du diable doit être nécessairement celle-ci : « Celui qui n'est pas. »

En voilà assez contre l'idole noire, contre le faux dieu des Perses et des manichéens, contre le Satan colossal et presque tout-puissant que la superstition rêve encore. Reste à examiner le Satan chef des Eggrégores, l'ange déchu qui garde un reste de liberté, puisque son jugement définitif n'est pas encore prononcé, et qui en profite pour entraîner les faibles, comme s'il espérait amoindrir son péché par le nombre de ses complices.

Nous ne trouvons rien dans la Genèse, ni même dans la Bible entière, qui fasse allusion à un péché et à une chute des anges ; il faut, pour en trouver des traces, recourir au livre apocryphe d'Hénoch. Ce livre, évidemment antérieur à l'époque chrétienne, puisqu'il est cité par l'apôtre saint Jude, était d'une grande autorité parmi les premiers chrétiens. Tertullien le cite avec estime, mais n'était pas capable de le comprendre, car cet âpre et dur génie était complètement étranger aux mystères de la Kabbale, conservés alors seulement dans l'école joannite, mais déjà altérés et profanés par les erreurs du gnosticisme.

Les kabbalistes rattachent toutes les idées absolues à la valeur numérale et hiéroglyphique de vingt-deux lettres de l'alphabet primitif, qu'ils supposent avoir été celui des Hébreux. À chacune de ces lettres, disent-ils, préside un ange. Ceux qui sont familiers avec la poésie orientale doivent comprendre cette figure du langage. Mais le propre du vulgaire est de tout prendre à la lettre et de tout matérialiser. Or, parmi ces lettres, deux représentent la divinité, ce sont la première et la dernière, l'aleph et le thau, en grec l'alpha et l'oméga, en latin a et z, d'où l'on a formé le mot AZOTH, qui, en philosophie occulte, est l'expression de l'absolu.

Or le livre d'Hénoch nous raconte qu'il existait des Eggrégores, c'est-à-dire des génies qui ne sommeillent jamais, des chefs de multitudes, et que vingt de ces génies se séparèrent de leur principe et se laissèrent tomber.

Voilà l'obscurcissement de la vérité dans le monde. Les nombres se détachent de l'unité principiante et finale. Les lettres de lumière deviennent des lettres d'ombre ! Et pourquoi ?

C'est que les filles des hommes étaient belles, et que les anges du ciel devinrent jaloux de leur amour.

L’idée alors s’absorba dans la forme, et le principe même de sa beauté s’enivrant de la beauté même oublia son principe et sa fin.

Les anges déchus s’assemblèrent autour de leur chef Samiaxas, sur une haute montagne, qui fut nommée depuis la montagne du Serment, parce que les Eggrégores s’y lièrent les uns aux autres par un serment sacrilège.

Une montagne, en symbolisme, représente un foyer d’idées. Horeb, le Sinaï, Sion, le Thabor, le Calvaire, l’Olympe, le Parnasse, le Vatican, la Montagne révolutionnaire sont à la fois des réalités et des allégories.

Les noms de ces anges sont les uns hébreux, les autres persans, car Zoroastre et Abraham se donnent la main dans ce livre mystérieux :

Le premier est	Samiaxas
Le second	Artakuph
Le troisième	Arakiel
Le quatrième	Kababiel
Le cinquième	Oramammé.
Le sixième	Ramiel
Le septième	Siupsick
Le huitième	Zalchiel
Le neuvième	Balchiel
Le dixième	Azazel.

Or, dans cette hiérarchie renversée, le dernier doit nécessairement supplanter le premier. Azazel détrône Samiaxas et devient le chef des démons de la première dizaine. Car le nombre dix étant la synthèse des nombres dans l’unité représente la multitude, et l’on sait que dans l’Évangile le diable se nomme Légion.

Le premier, le second, le cinquième et le septième eggrégore ont des noms persans ou profanes. Pourquoi ?

C’est que les véritables noms appartiennent aux anges fidèles et ne peuvent convenir aux esprits déchus, attendu que l’unité, le binaire, le ternaire et le septénaire sont les clés des nombres sacrés.

Il y a une seconde dizaine d’esprits déchus : ce sont les ombres des ombres, les valets de la révolte intellectuelle.

Le premier ou le onzième s’appelle	Pharmarus
Le second ou le douzième	Amariel
Le troisième ou treizième	Thanzaël
Le quatorzième	Anaguemas
Le quinzième	Samaël
Le seizième	Sarinas

Le dix-septième	Ehumiel
Le dix-huitième	Tyriel
Le dix-neuvième	Jamiel
Le vingtième	Sariel

Les significations de ces noms sont analogues à celles des lettres sacrées, mais en sens inverse, c'est-à-dire qu'elles disent le contraire de ce qu'affirment les nombres purs.

Ces esprits se matérialisent, ils prennent des formes charnelles pour s'unir aux beautés humaines, et il en résulte une race de criminels et de géants, géants à la manière des Titans de la fable, qui entassent des montagnes pour escalader le ciel, c'est-à-dire que l'esprit absorbé par la matière exagère la valeur de la matière et de la forme : ce qui s'est produit encore malheureusement de nos jours.

Azazel devenu roi du monde en niant Dieu y apporte la science dangereuse de la guerre. Il enseigne aux hommes l'usage de l'or, des pierreries et du fer : il faut des joyaux pour les femmes et des armes pour les hommes. Les hommes vont se disputer l'or et les femmes, il leur faut des lances et des épées ; la coquetterie et le duel sont inséparables. Celui qui devait être l'ange du royaume et devenu l'ange de l'anarchie. Au lieu de se civiliser, les hommes se battront, parce que les femmes sont magnifiquement parées.

Le onzième ange, celui qui dans le tarot correspond à la force, apprit aux hommes l'art des fascinations et des prestiges, qui sont le mensonge de la force. Le neuvième, celui qui correspond au nombre de l'initiation, leur apprit à faire tomber les étoiles du ciel, c'est-à-dire à déplacer les vérités les plus lumineuses, et à les entraîner dans le courant de l'erreur. Les hommes apprirent à deviner par l'air, par la terre, et par les autres éléments, au lieu de se fier à la lumière du soleil. On demanda des oracles aux reflets pâles de la lune, et ce fut le septième ange, celui de la lumière aux sept couleurs, qui, devenu apostat de lui-même, enseigna ainsi la croyance aux inspirations variables du flambeau nocturne. Les femmes alors furent initiées aux grands mystères, et les hommes ayant brisé tous les liens de la société et de la hiérarchie furent poussés par la rivalité et par la cupidité sans frein à se dévorer les uns les autres. Les plus faibles alors poussèrent des cris d'angoisse vers le ciel, et les quatre angles de l'harmonie, ceux qui représentent les lettres du tetragramme divin, Michaël, l'ange de la lettre jod, le génie du père, la force créatrice active ; Gabriel, l'ange de la lettre hé, représentant de la même, la force créatrice passive ; Raphaël, l'ange de la lettre van, le génie du travail créateur, et Uriel, l'ange du feu générateur, touchés du cri plaintif des hommes, vinrent au pied du trône de Dieu, et le prièrent de faire cesser les désordres affreux sur la terre. C'est alors que Dieu leur annonça son dessein de purifier le monde par le déluge, afin de supprimer la race maudite des géants. Et cherchant à sauver les opprimés, il vit qu'eux aussi étaient des lâches est des coupables, et il ne se trouva que la famille de Noé digne de trouver grâce devant le Seigneur.

Et Dieu dit à Raphaël, l'ange de la vraie science et de la pure initiation, celui qui gouverne la planète Mercure, le génie sacré du triple Hermès : « Va te saisir d'Azazel et jette-le pieds et poings liés dans les ténèbres. Tu lui mettras un bandeau sur les yeux, afin que désormais il ne voie plus aucune lumière ; puis, frappant du pied la terre, tu ouvriras un gouffre dans le

désert de Dodoël : là tu le précipiteras sur les tranchants des rocs et sur les pointes de la pierre, et ce sera fait de lui pour jamais.

« Puis, quand viendra le jour du grand juge, il sera appelé à répondre de ses crimes, et sera condamné à l'embrasement éternel.

« Pour toi, fais connaître à la terre les moyens de se guérir, donne-lui la médecine de ses plaies. Retourne du côté de la vérité les révélations d'Azazel, qui ont donné lieu à tant de péchés parmi les hommes. »

Plus loin l'auteur du livre d'Hénoch ajout ce passage remarquable :

« Les âmes des géants nées d'une alliance monstrueuse sont à demi spirituelles et à demi matérielles ; leur origine impure les rend malfaisantes, et ce sont les esprits de malice qui vont errant dans l'atmosphère. Ennemis naturels de la justice, ils projettent des forces perverses et forment des courants mauvais. Ils vivent sans nourriture et ne touchent pas à la chair des sacrifices. Ils produisent les visions et le fantômes aimant à se transformer, mais sujets à tomber et à s'amoindrir. Ils sont morts d'ailleurs, et doivent ressusciter un jour avec les autres enfants des hommes. »

Voilà certes une effrayante révélation pour les évocateurs d'esprits et les amateurs de tables tournantes. Ce que dans nous ouvrages précédents nous avons appelé des larves et des vampires, des coagulations et de projections malsaines de la lumière astrale, ce seraient en réalité, suivant le livre d'Hénoch, des âmes hybrides et monstrueuses formées du commerce des Eggrégores avec les prostitués de l'ancien monde ; les âmes des géants exterminés par le déluge, des exhalaisons morbides de la terre et de la bave du serpent Python.

Il y a sur cette légende, évidemment ancienne, trois remarques importantes à faire :

1) Que les faits racontés sont allégoriques, comme dans l'Apocalypse, dans le pasteur de Saint-Hermas et dans les contes du Talmud. Ce sont des métamorphoses à la manière d'Ovide : il est impossible aux êtres, quels qu'ils soient, de changer leur nature. Un homme aurait beau s'éprendre d'amour pour une jolie colombe, il ne deviendrait jamais pigeon, et s'il pouvait le devenir, il ne s'ensuivrait pas que la colombe devrait engendrer des autruches. Il faut en dire autant de ces prétendus anges, esprits immatériels qui se seraient épris des femmes au point de se changer en hommes, et qui auraient procréé des géants.

2) Que, dans ce récit, on ne suppose pas que les anges aient voulu détrôner Dieu et se soient révoltés contre lui : idée monstrueuse, et empruntée aux Titans de la mythologie grecque. Des Titans en effet peuvent escalader l'Olympe, mais se figure-t-on des anges montant à l'assaut de l'infini ?

3) Enfin, que le génie de la fausse science (devenu homme, ne l'oublions pas) est jeté avant le déluge pieds et poings liés et les yeux bandés dans un gouffre où il doit rester jusqu'au jour du jugement. Il n'a donc rien de commun avec le Satan qui parcourt la terre pour tenter les

hommes, et le livre d'Hénoch, quand même il serait canonique au lieu d'être apocryphe, ne prouve absolument rien en faveur du diable moderne.

Il est parlé de Satan dans le livre de Job, mais là il ne joue pas le rôle d'un ange précipité du ciel et rejeté à jamais de la présence de Dieu. C'est une espèce d'accusateur public qui siège parmi les Beni-Elohim, c'est-à-dire les fils des dieux. Le Seigneur lui parle, l'interroge et lui donne des missions. Il parcourt la terre et revient devant Adonaï rendre compte de ce qu'il a vu. Dieu lui ordonne d'éprouver Job, et l'arme de tous ces fléaux, Satan, fait à cet homme juste tout le mal possible. Job triomphe de tout et Dieu le récompense ; mais Satan n'a encouru ni punition ni blâme, il n'a fait qu'obéir à Dieu.

Le livre de Job d'ailleurs n'est qu'une allégorie dont le but est de montrer que le mal sur la terre est une épreuve de la vertu. Tous les personnages de ce poème oriental sont symboliques, et leurs noms même le font connaître. Job, c'est l'affligé ; Satan, c'est l'épreuve en général, et en particulier la calomnie. Les faits racontés sont absurdes comme dans les fables, mais le sens philosophique en est très beau. De tout cela, rien de raisonnable à conclure sur l'existence réelle d'un personnage nommé Satan.

Dans la Genèse de Moyse, c'est le serpent qui tente la femme. Or, ce serpent, dans les mythes sacrés de l'antiquité, représente tantôt le feu, fluide vital, la force ondoyante de la vie terrestre. Dans la mythologie grecque, Vulcain, Dieu du feu, irrite Jupiter par sa laideur, et le maître de l'Olympe le précipite d'un coup de pied sur la terre. Il est le mari de Vénus qui tente et séduit les mortels, il habite dans les antres pleins de flammes, où il s'occupe à forger des armes et des foudres, préparant ainsi la guerre et les orages.

Dans l'Évangile, Jésus laisse échapper cet oracle profond de la sagesse éternelle :

« Le diable est menteur ainsi que son père. »

Le diable, quel qu'il soit, ne saurait donc être une créature de Dieu, du moins en sa qualité de diable.

Or quel peut être le père du diable ? Le père du diable, c'est le mensonge.

Il est lui-même le mensonge et le père du mensonge.

Dans son opposition avec Celui qui est, il mérite d'être appelé celui qui n'est pas ; et cependant il a une existence réelle.

Expliquons cette apparente contradiction. Il n'existe pas et ne saurait exister comme personnalité unique et puissante.

L'enfer, c'est l'anarchie, et il n'y a pas d'autre roi des enfers que la fiction du Dieu noir, telle que l'explique Rabbi Schiméon.

Satan n'est pas l'Ahirmanès des Perses, ni l'Anit-dieu des Manichéens ; il n'a jamais été un ange de lumière, sa lumière à lui c'est l'hallucination des méchants.

Il n'a jamais été un génie, car il est une immense folie.

Mais c'est une force terrible, calculatrice, rusée, qui prend mille formes, qui pénètre partout, tantôt menaçante, tantôt flatteuse, toujours fatale ; une force que Dieu a voulu, lorsqu'il a voulu la liberté, bien que cette force produise fatalement l'esclavage ; une force qui se personnifie dans la multitude de ceux qui s'égarent volontairement. Dans l'Évangile on voit que le Sauveur lui demande comment il s'appelle, et il répond : « Je me nomme Légion, parce que nous sommes une multitude. »

Le diable, c'est la bête, ou plutôt la bêtise qui inspire les foules : c'est *le magnétisme du mal.*

Ce magnétisme du mal fait que tous les sujets du royaume noir ou plutôt de l'anarchie ténébreuse s'entendent d'un bout du monde à l'autre sans se parler. Il égare également les païens, persécuteur des chrétiens, et les chrétiens, persécuteurs de la libre-pensée. Il s'appelle Néron et Torquemada, Proud'hon et Veuillot. Il donne des zouaves au pape et des faux prophètes aux partisans de la morale indépendante. Il est positiviste avec Littré, spirite avec Allan-Dardec, diaboliste avec MM. De Mirville et Gougenot-Desmousseaux. Il ne regrette rien tant que les haches du Comité de salut public, si ce n'est les bûchers de Saint-Dominique et de Pie V. Il préside sous deux faces différentes le congrès de Malines et le congrès de Genève, car il est insaisissable dans ses promptes transformations. Il pousse en avant les insensés et tâche de paralyser les sages. Son caractère est toujours la malice ou la stupidité. Il aime également le despotisme et l'anarchie ; ce qu'il déteste par dessus tout, c'est la raison. Il veut bien que Desbarreaux soit athée, pourvu que Pascal soit janséniste. Il est bigot chez Ravaillac et chez Damiens avec des nuances différentes ; philosophe chez Robespierre et chez Marat. C'est le serpent aux mille couleurs et aux mille replis, il glisse partout son dard mobile et sa tête plate. Il bave sur tout ce qui est pur, déchire tout ce qui est beau, attire à lui toutes les hontes et toutes les laideurs. Partout il suit les hommes, partout on le rencontre : on dirait que le monde entier est à lui. Il est plus horrible que l'horreur, plus épouvantable que l'épouvante, plus cadavéreux que la mort. Il est le père des cauchemars, le roi des visions traîtresses : c'est un pygmée, et c'est un géant. Ici c'est un Typhée aux mille têtes, là c'est un Scorpion presque invisible qui se glisse sous votre pied. Callot et Goya n'ont deviné qu'à demi ses transfigurations grotesques. Dante ne l'a pas rêvé assez formidable, et les sculpteurs des porches de nos cathédrales n'ont pas sur le faire assez laid. Qui creusera jamais le fond de la folie ? À qui la fièvre a-t-elle dit son dernier mot ? Donne au néant un corps de douleurs et de torture, et dites-moi jusqu'où en pourront aller dans l'impossible les hideuses proportions. Je vous répondrai alors : « Voilà le diable, voilà le pontife de la magie noire ; voilà celui que les sorciers appellent et qui leur apparaît en leur promettant des trésors pour les jeter dans l'abîme ! »

La force magnétique, ce véhicule si puissant de la pensée et de la vie, est mise par la nature au service de la volonté de l'homme : nos vertus ou nos perversités réunies en déterminent les courants. Le serpent sacré d'Esculape a la même forme symbolique que les serpents de Tisiphone, et ce même Moyse, qui nous raconte comment un serpent introduisit le péché et la

mort dans le monde, fit élever, pour guérirceux que la morsure des serpents de feu faisait mourir dans le désert, l'image du serpent d'airain.

Le dogme catholique, c'est-à-dire universel, n'a encore été formulé dans l'Église que comme une énigme. Il est accepté dans être compris même par la foi, parce qu'il s'est imposé sans accepter le concours libre de la raison. Il semble parfois heurter de front même la science, parce qu'on n'a pas su encore distinguer les histoires des allégories, et les fictions mystiques parfois savantes des réalités scientifiques inaccessibles à toutes les attaques de la foi. Si l'on me dit par exemple qu'une Vierge est devenue mère sans cesser pour cela d'être vierge, qu'un enfant est sorti d'elle comme un rayon émane du soleil et traverse sans le briser un pur cristal, je m'incline et je crois en admirant cette image : mais je ne puis, sous peine d'être un idiot, croire qu'il s'agit là d'un enfantement matériel et naturel, car je sais que cela ne peut pas être. Quand la Bible me dit que les montagnes ont bondi comme des béliers et des collines comme des agneaux, je ne prends pas cela à la lettre. Quand j'y trouve que Josué a arrêté le soleil (hélas ! et c'est pour cela qu'on a condamné Galilée), je comprends qu'il s'agit d'une expression de poésie orientale pour dire que les prodiges de valeur des Hébreux en ce jour-là ont doublé ou triplé la journée. Napoléon 1er n'était peut-être pas bien éloigné de croire que dans la journée d'Austerlitz il avait commandé au soleil.

Si nous lisons dans le symbole de Nicée que le fils de Dieu est né du père avant tous les siècles, et si l'on nous enseigne en même temps qu'il est éternel comme un père, nous devons comprendre que la naissance dont il s'agit ici n'est pas même un commencement. Si nous trouvons ensuite dans le même symbole que ce même fils de Dieu pour nous autres hommes et pour notre salut est descendu des cieux, devons-nous figurer l'infini qui descend ? Est-ce que, relativement à Dieu, le ciel est en haut et la terre en bas ? Les expressions de la foi n'ont donc aucun rapport avec celles de la science, et les mêmes mots, lorsqu'ils sont employés par le dogmatisme, ne veulent plus dire les mêmes choses.

L'Église, dans son office, employant les paroles du prophète David, appelle le diable la flèche qui vole pendant le jour et la chose sans nom qui se promène pendant la nuit. Elle l'appelle encore, chose plus remarquable, le courant impétueux et le génie de la grande chaleur (*ab incursu et daemonion meridiano*). Saint Paul dit que nous avons à combattre contre les puissances de notre atmosphère (*potestates aeris hujus*).

Nest-ce pas désigner clairement des forces plutôt que des personnes ? Et que nous importe après cela que l'Église dans ses exorcismes parle au démon comme à une personne capable de l'entendre? Sont-ce des personnes aussi que la mer et les vents ? Or nous voyons dans l'Évangile que Jésus-Christ leur a parlé en disant : « Vent, tais-toi ; mer, calme-toi, » et qu'aussitôt, comme si le vent et la mer avaient été capables de l'entendre et de lui obéir, il se fit un grand calme.

L'Évangile que saint Jean appelle l'Évangile éternel n'est pas l'histoire d'un homme nommé Jésus, c'est l'histoire symbolique du fils de Dieu, la légende du Verbe éternel. Les étoiles du ciel l'ont écrit avant la naissance des hommes, et les mages l'avaient déjà lu lorsqu'ils s'en vinrent adorer la réalisation vivante. Les hiéroglyphes de l'Égypte en sont pleins. Isis allaitant Horus est douce comme la Vierge mère, et se couronne aussi d'étoiles avec la lune sous ses pieds. Les sages de l'Inde adorent Dévaki présentant sa chaste mamelle à Chrisna, et ont

écrit aussi leur évangile. L'histoire de Chrisna et celle du Christ semblent calquées l'une sur l'autre. On retrouve dans la fable indienne le serpent de Moyse et les luttes du Sauveur contre Satan. L'Évangile, c'est la Genèse éternelle de la liberté ; c'est l'esprit triomphant avec douceur des brutalités de la matière.

C'est la description et la condamnation du règne éphémère de Satan, c'est-à-dire du mensonge et de la tyrannie. Dans notre livre intitulé *La Science des Esprits*, nous avons démontré cette vérité en comparant aux textes des Évangiles canoniques ceux des évangiles apocryphes. Nous allons compléter notre travail en donnant ici les passages les plus remarquables de cette merveilleuse fable indienne que nous serions tenté d'appeler l'Évangile de Chisna.

La Légende de Chrisna
Extraite de Bhagavadamn
Livre Canonique Indien

Chapitre I
La Conception

L'âme de la terre se plaignait à Bramah et lui disait : « La race des géants, les enfants de l'iniquité se sont multipliés à l'infini.

« Leur orgueil est insupportable et je gémis dans l'oppression sous le poids de leur iniquité. Viens à mon secours, ô Bramah ! »

Alors Bramah, accompagné de tous les dieux, se rendit près de cette mer mystérieuse dont les flots sont du lait, et sur laquelle Vichnou se repose dans la gloire et la béatitude.

Debout près de cette mer resplendissante de blancheur, Bramah se méditait et s'adorait dans la divine Trimourti : puis, révélant les mystères de la volonté suprême, il dit : « Vichnou va se faire homme. »

Alors le serpent Scissa fit entendre ses sifflements, et Bramah lui dit : « Tu te feras homme en même temps afin de servir à sa gloire, et il triomphera de toi ainsi que de la fatalité ta sœur.

« Il se nommera Chrisna, c'est-à-dire Azur, parce qu'il sera le fils du ciel.

« Sages et patriarches, retournez sur la terre pour l'adorer ; faites-vous bergers, car ce sera un pasteur. »

Oh ! qui pourra parler dignement des actions de ce Dieu ? Ceux qui se pénétreront de cette histoire divine seront comme submergés dans un océan de délices. Les maux de ce monde et ceux à venir ne pourront plus rien sur eux. Cette homme-Dieu aux grands yeux pleins de majesté s'avance ; le sourire est sur ses lèvres, une marque est au milieu de son front et ses cheveux bouclés flottent sur ses tempes. Ceux qui l'on contemplé désireront le voir sans jamais

détourner les yeux. Puisse son image être gravée dans les cœurs ! Puisse le souvenir de ce Dieu, de cet enfant berger, élevé parmi les bœufs et les agneaux, être toujours présent à tous les esprits du ciel et de la terre !

Chapitre II
La Nativité

Cangassem, roi de Maduré, ayant appris que la belle Dévaki, épouse de Vassondeva, devait mettre au monde un enfant qui régnerait un jour à sa place, résulut de tuer l'enfant aussitôt que Dévaki deviendrait mère.

Cependant comme le temps était venu, Vichnou remplit Vassondeva de sa lumière, et Vassondeva réfléta et concentra cette lumière dans le chaste sein de Dévaki.

Dévaki devint donc enceinte d'une manière toute céleste et sans les œuvres ordinaires de l'homme.

Cangassem alors la fit mettre en prison ; mais quand vint l'heure de la naissance de Chrisna, la prison s'ouvrit d'elle-même, et l'enfant-Dieu fut transporté dans l'étable de Nanden au milieu de bergers.

Bramah, Shiva et les autres dieux vinrent l'adorer dans cet humble asile, et jetèrent sur lui des fleurs. Les anges Gueadarouver chantaient, dansaient et faisaient entendre des concerts d'instruments les plus mélodieux. Toutes les étoiles et les planètes se trouvaient dans un aspect heureux. Vassondeva se prosterna devant cet enfant divin, l'adora et lui dit : « Ô vous qui avez engendré Bramah et qui êtes né parmi vous, vous voilà donc emprisonné dans un corps mortel, et formé par la destinée, et soumis aux accidents de la matière, vous qui êtes immatériel et inaccessible à la mort ; voici que l'heure approche où Cangassem viendra pour vous tuer, faites que nous puissions vous sauver la vie, et nous sauver nous-mêmes ! »

Dévaki fit à peu près la même prière : alors Chrisna ouvrit la bouche et parla. Il rassura ses parents, leur révéla de hautes destinées, et leur ayant promis la béatitude éternelle, il rentra dans le silence t se comporta comme les autres enfants.

Chapitre III
Le Massacre des Innocents.

Cependant Cangassem, prévenu de la délivrance de Dévaki, courut à la prison et crut l'y voir couchée avec un enfant auprès d'elle. Un âne qui était près de là se mit à braire et le tyran crut que c'était un avertissement du ciel. Il tira son épée : Dévaki lui représenta vainement que l'enfant n'était qu'une fille ; Cangassem la jeta en l'air et tendit son épée afin de la recevoir sur la pointe ; mais l'enfant planant au-dessus de sa tête lui cria : « Je suis la Fatalité. Tremble, ton futur vainqueur est caché dans une retraite inaccessible, et désormais jusqu'à l'heure de ton châtiment, je reste suspendue sur toi. »

Cangasem eut peur alors, et se prosterna aux pieds de Dévaki. Il lui offrit des présents en la laissant libre de se retirer où elle voudrait avec Vassondeva. Cependant Chisna grandissait et restait caché.

Cangassem cependant était torturé par la crainte ; il en devint furieux et ordonna dans tous ses États le massacre des enfants nouvellement nés.

Le jeune Chrisna échappa seul aux assasins. Les géants du mal de leur côté conjuraient aussi sa perte. Un jour il en vint un sous la forme d'un chariot terrible qui roulait impétueusement et venait sur l'enfant pour l'écraser. Chrisna tendit le pied en souriant, et dès que ce petit pied toucha le chariot, toute l'horrible machine se brisa et les débris tombèrent autour du divin enfant sans le toucher.

Un autre géant courant avec la vitesse du vent enleva Chrisna, le mit sur ses épaules et l'emporta au milieu de la mer pour le noyer ; mais l'enfant devint si pesant que le géant, courbé sous le poids, se noya lui-même, et Chrisna revint à terre en marchant sur l'eau.

Chapitre IV
Histoires Analogues aux Évangiles de l'Enfance

Chrisna, dans son enfance, voulant paraître semblable aux autres enfants des hommes, faisait souvent des espièglerie qui étonnaient ses parents eux-mêmes, mais qui toujours se terminaient par des bienfaits. Ainsi un jour il enleva les vêtements de plusieurs jeunes filles qui se baignaient, et elles durent pour les ravoir se tenir immobiles, les yeux levés vers le ciel et les mains jointes au-dessus de la tête. Il les fit ainsi rougir de leur immodestie, et il leur apprit l'attitude de la prière.

Il prenait le lait et le beurre des riches pour les donner aux malheureux. Un jour pour le punir de cette action, on l'avait enchaîné à la meule d'un moulin ; il brisa sa chaîne, souleva la meule et la lança contre deux grands arbres qui furent renversés du choc. Mais de ces deux arbres sortirent deux hommes qui adorèrent l'enfant et lui dirent : « Sois loué, ô toi notre sauveur ! Nous sommes Nalaconben et Manicrida, et en punition de nos fautes, nous étions renfermés dans ces arbres, et pour que nous devinssions libres, il fallait qu'un Dieu vînt les renverser. »

Un autre jour le feu prit aux arbres et aux moissons ; le jeune Chrisna entr'ouvit la bouche en souriant et aspira doucement la flamme. L'incendie tout entier se détacha alors de terre et vient s'éteindre sur les lèvres vermeilles de Chrisna.

Bramah, pour l'éprouver, avait caché les troupeaux confiés à sa garde. Chrisna fit des brebis d'argile et les anima. Bramah se déclara vaincu et lui rendit les troupeaux qu'il avait cachés en le proclamant le créateur et le maître de toutes choses.

Peu de temps après les bestiaux et les bergers ayant bu de l'eau du fleube de Colinady, tous moururent sur le champ, parce que Nakuendra, roi des serpents, vaincu par Guéronda, prince des Misans, s'était réfugié dans les eaux de ce fleuve. Chrisna y descendit : aussitôt le roi des serpents se précipite sur lui et l'entour de ses replis ; mais Chrisna se dégage, force le reptile à courber la tête, monte sur cette tête, et se tenant ainsi debout au milieu des eaux, comment à jouer de la flûte. Aussitôt les bergers et les troupeaux qui étaient morts renaissent à la vie. Vichnou fit grâce au serpent qui, ayant perdu son venin, ne pouvait plus nuire ; mais il lui ordonna de se retirer dans l'île de Ratnagaram.

Chapitre V
Le Baptème

Dévendra, dieu des eaux, croyant qu'à cause de Chrisna on négligeait de lui rendre les honneurs qui lui étaient dus, fit pleuvoir pendant sept jours et sept nuits pour submerger les campagnes des pasteurs ; mais Chrisna, soulevant d'une seule main la montagne de Gavertonam, l'interposa entre le ciel et la terre. Dévendra reconnut alors son impuissance, et se prosternant devant Chrisna il lui dit : « Ô Chrisna, vous êtes l'Être suprême ; vous n'avez ni désir ni passion ; cependant vous agissez comme si vous en éprouviez. Vous protégez les justes et vous châtiez les méchants. Dans un de vos instants un nombre infini de Bramah ont déjà passé. Sauvez-moi, ô vous dont les yeux ont la douceur de la fleur du tamarix ! »

Chrisna lui répondit : « Ô prince parmi les dieux, je vous ai humilié pour fous rendre plus grand. Car j'abaisse celui que je veux sauver : soyez doux et humble de cœur. »

Devendra reprit : « J'ai ordre de Bramah de vous consacrer et de vous reconnaître pour le roi des Brames, pour le pasteur des génisses et pour le mâitre de toutes les âmes qui cultivent la paix et la douceur. »

Puis il se leva, lui donna l'onction sainte, et le nomma le pasteur des pasteurs.

Chaptire VI
Le Cantique des Cantiques

Chisna jouait de la flûte pastorale, et toutes les jeunes femmes le suivaient. Les jeunes filles pour l'entendre quittaient la maison de leurs pères.

Et Chrisna leur disait :

« Ô femmes, ne redoutez-vous pas la colère de vos époux ? Jeunes filles, ne craignez-vous pas les reproches de vos pères ? Retournez près de ceux qui doivent être jaloux de votre amour. »

Et les femmes disaient, et les jeunes filles répondaient :

« Si nous quittions pour un homme nos pères et nos époux, nous serions criminelles ; mais comment les mortels auraient-ils le droit d'être jaloux de l'amour qui nous entraîne vers un dieu ? »

Alors Chrisna, voyant combien leurs désirs étaient purs, leur donna toute sa tendresse. Il les combla de ses embrassements divins, et toutes à la fois furent heureuses ; mais chacune d'elles croyait être seule la compagne fidèle et la chaste épouse de Chrisna.

Chapitre VII
La Transfiguration

Des grandes fêtes à l'occasion d'un sacrifice devant avoir lieu à Maduré, le roi Cangassem y invita Chrisna pour avoir occasion de le faire mourir.

Le géant Acroura vint au devant de lui avec son char sur lequel Chrisna ne dédaigna pas de monter.

La rivière d'Emouney se trouva sur le chemin, et Acroura étant descendu pour s'y baigner vit dans le miroir des ondes Chrisna resplendissant d'une clarté pure. Le Dieu avait sur le front un triple diadème. Ses quatre bras étaient chargés de bracelets de perles. Des yeux étincelants brillaient comme des pierreries sur tout son corps, et ses mains s'étendaient de tous côtés jusqu'aux limites de l'univers. Le cœur d'Acroura fut alors changé, et lorsqu'il retrouva Chrisna assis tranquillement sur son char, il l'adora sincèrement, et souhaita qu'il pût échapper aux pièges que lui tendait le vieux Cangassem, et sortir définitivement vainqueur des plus dangereuses épreuves.

Chapitre VIII
L'Entrée Triomphale

Chrisna fit alors son entrée dans la ville royale de Maduré. Il était pauvrement vêtu, comme sont ordinairement les pasteurs, et tout d'abord il rencontra des esclaves qui portaient sur un chariot les vêtements du roi. « Les vêtements du roi sont les miens, dit Chrisna » ; mais les esclaves se moquèrent de lui.

Alors il étendit la main et ils tombèrent morts, le chariot se renversa et les vêtements royaux vinrent d'eux-mêmes s'étaler sous les pieds de Chrisna.

Alors tous les habitants de la ville vinrent lui offrir leurs présents. Les vases d'or et d'argent, les bijoux les plus précieux jonchaient le chemin qu'il devait parcourir ; mais il ne daigna pas se baisser pour les prendre. Un pauvre jardinier, nommé Sandama, vint à son tour et offrit à Chrisna ses plus belles fleurs. Le Dieu alors s'arrêta, accueillit cette offrande du pauvre et lui demanda ce qu'il désirait en échange. – Je demande que ton nom soit glorifié, dit Sandama. Je demande que le monde entier t'aime ; et pour ce qui est de moi, je te prie de me rendre de plus en plus sensible à la plainte des malheureux. Chrisna alors sentit qu'il aimait Sandama, et vint se reposer quelques heures dans sa maison.

Chapitre IX
Chrisna Triomphe de tous les Géants

Cangassem périt en voulant tuer Chrisna, et le jeune Dieu tira de prison le père de Cangassem et lui rendit le royaume que son fils avait usurpé ; puis il retourna dans la solitude et se livra à l'étude des Védas ; des géants lui firent la guerre et furent tous vaincus. Un jour ils avaient environné de feu la montagne sur laquelle il s'était retiré, et ils l'assiégeaient avec d'innombrables armées. Chrisna s'éleva au dessus des flammes, et s'étant rendu invisible, passa au milieu d ses ennemis et se retira dans une autre solitude.

Cependant il était écrit dans le ciel que Chrisna devait mourir pour expier les péchés de sa race. Ses parents étaient de la tribu des Yadavers, qui devait devenir nombreuses jusqu'à couvrir toute la surface du monde. Mais orgueilleux de leur nombre et de leurs richesses, ils insultèrent les prophètes d'Ixora, et le Dieu terrible fit tomber au milieu d'eux un sceptre de fer en leur disant : « Voici la verge qui brisera l'orgueil et les espérances des Yadawers. »

Ils consultèrent Chrisna, et il leur conseilla de faire dissoudre et de réduire en poussière la verge de fer. On le fit et la poudre de fer fut jetée dans les eaux ; mais il se trouva qu'une parcelle aiguë avait échappé à la dissolution du sceptre. Un poisson l'ayant avalée en fut blessé et se laissa prendre par un chasseur qui retira l'aiguille de fer et en arma le bout d'une flèche, et tout cela se fit par la volonté des dieux qui, pour le salut du monde et pour la délivrance de Vichnou, préparaient la mort de Chrisna.

Chapitre X
Discours avant la Passion

On raconte aussi qu'une femme laide et contrefaite portant un vase d'huile odoriférante d'un grand prix vint le répandre sur la tête de Chrisna. Aussitôt la laideur de cette femme disparut, ses difformités s'effacèrent, et elle s'en alla douée d'une merveilleuse beauté.

Cependant l'heure du grand sacrifice approchait : des prodiges apparurent au ciel et sur la terre. Les hiboux criaient en plein jour et les corbeaux croassaient pendant la nuit ; les chevaux vomirent du feu, le riz cru germa, le globe du soleil fut teint de diverses couleurs.

Chrisna menaça les Yadawers d'une destruction prochaine, et leur conseilla de quitter leur ville pour échapper aux fléaux qui allaient tomber sur eux ; mais ils ne l'écoutèrent pas et s'étant divisés entre eux, ils s'armèrent de roseaux durs et pointus comme des glaives qui étaient nés de la barre de fer mise en poudre et jetée dans les eaux. On avait pulvérisé le sceptre du despotisme, mais de sa poussière avaient germé la guerre civile et l'anarchie.

Chrisna avait un disciple favori, nommé Ontaven. Ce disciple lui demanda quelques instructions dont il pût se souvenir, et Chrisna lui dit : Dans sept jours la ville de Danvaraguay sera détruite. Le Calyougam va commencer son cours. Dans ce nouvel âge, les hommes seront méchants, sans vérité, sans bienveillance mutuelle. Ils seront faibles de corps, pleins de maladies, et de courte vie ; ainsi quittez entièrement le monde et retirez-vous dans la solitude ; là vous penserez toujours à moi, vous abandonnerez les plaisirs du monde et vous corrigerez vos âmes par une méditation attentive. Apprenez à vivre par la pensée ; croyez que l'univers est en moi et qu'il n'existe que par moi ; triomphez de la Mayâ qui est l'illusion des apparences ; fréquentez les sages, que je sois en vous et vous en moi. Celui qui renonce à la vanité du mensonge pour la vérité qui donne la sagesse attirera en lui la divine lumière. Son cœur deviendra pur comme une eau parfaitement calme, et il réfléchira mon image.

Renoncez entièrement à l'esprit de propriété dans les choses temporelles, c'est le premier pas dans la voie de la perfection `c'est par le détachement absolu que les passions peuvent être combattues.

L'âme est la souveraine des sens, et je suis le souverain de l'âme.

L'espace est plus grand que les éléments, et je suis plus grand que l'espace.

La volonté est plus forte que les obstacles, et je suis le maître de la volonté.

Bramah est plus grand que les dieux, et je suis plus grand que Bramah.

Le soleil est plus lumineux que tous les autres astres, moi je suis plus lumineux et plus vivifiant que le soleil.

Dans les paroles je suis la vérité ; dans les vœux, je suis celui qui ordonne de ne tuer rien de ce qui a vie ; dans l'aumône je suis celle du pain ; entre les saisons je suis le printemps qui vivifie. La vérité, la sagesse, l'amour, la charité, le bien, la prière, les Védas, l'Éternité sont mes images.

Ayant reçu ces instructions, Ontaven se retira dans le désert de Badary.

Chapitre XI
La Mort de Chrisna

Chrisna alors revint vers les Yadawers qui étaient ceux de sa race, et trouva qu'ils s'étaient tous entretués. Le pays qu'ils avaient occupé n'était plus qu'une campagne couverte de morts. Il leva les yeux et vit les âmes qu'il avait aimées sur la terre retourner au ciel.

Alors se trouvant seul et triste, il se coucha au pied d'un buisson mystérieux qui allongeait sur la terre ses puissantes racines et tordait au loin ses branches couvertes de feuilles rouges et d'épines. Chrisna s'étendit sur la racine du buisson ; un de ses pieds était posé sur l'autre, et de ses quatre mains deux étaient étendues pour l'adoration et deux étaient jointes pour la prière. Une flèche alors survint ; une flèche lancée au hasard par un chasseur vint clouer au buisson les pieds réunis de Chrisna. C'était cette flèche qui avait été ferrée avec le fragment aigu du sceptre que Chrisna avait brisé. C'était la vengeance dernière de la tyrannie et de la mort.

À peine eut-il espiré que les trônes injustes se renversèrent d'eux-mêmes, son corps disparut tout à coup et se retrouva par miracle à Geganadam où il fut élevé un temple et où il a été adoré depuis sous le nom de Jagrénat.

Cette légende est extraite du Baghavadam, l'un des Pouranas, livres sacrés des Indiens, auxquels ils attribuent la plus haute antiquité. Nous l'avons divisé en chapitres auxquels nous avons donné des titres qui indiquent assez les rapprochements qu'on en peut faire avec nos évangiles, dont l'esprit se manifeste déjà tout entier dans ce merveilleux idéal de l'incarnation divine. Quel brame abruti prendra jamais cette poésie sacrée pour de l'histoire ? Mais ne se trouvera-t-il point dans l'Inde quelque Renan, pour écrire, en choisissant ceci et en écartant cela, une vie décolorée et prosaïque de Chrisna ?

***

Troisième Partie

L'Étoile Flamboyante

L'étoile flamboyante est un symbole maçonnique qui représente l'absolu dans l'être, dans la vérité, dans la réalité, dans la raison et dans la justice. (Voir la figure qui est en tête de notre histoire de la magie.)

Parmi les mystères de l'initiation maçonnique, il est une légende mystérieuse et évidemment très ancienne qui donne à comprendre la haute philosophie des évangiles et qui raconte le martyr éternel du juste toujours opprimé par le mal et toujours triomphant du mal. Dans cette légende, c'est l'envie, c'est la cupidité, c'est l'orgueil qui sont les trois tête de l'infernal génie, mais ce génie est celui des hommes pervers représentés par les trois traîtres. Nous voulons parler ici de la légende d'Hiram.

La philosophie maçonnique, qui est celle de l'ancienne Kabbale, est une protestation contre les cultes qui outragent la nature. Sa base est l'ordre éternel. Son principe, c'est la justice immuable qui préside aux lois de l'univers ; elle repousse les idées de sa caprice et de privilège ; elle enseigne l'égalité dans l'ordre hiérarchique, elle regarde comme nécessaires les degrés de l'initiation et la classification des frères par ordre de science et de mérite ; elle admet enfin toutes les croyances, mais elle les rectifie par la foi en l'ordre éternel.

Parmi ses symboles, elle admet la croix, signe de sacrifice et de mort, mais elle y joint la rose qui représente l'amour et la vie. L'équerre et le compas, c'est la justesse unie à la justice. Elle dégage des dogmes qui divisent les prêtres ceux qui peuvent unir les hommes. Elle prêche à tous la bienveillance et la charité.

La maçonnerie est le premier essai de synthèse universelle et d'association vraiment catholique. Nous savons qu'ici le nom semble protester contre la chose. Mais il faut tenir compte de cet illogisme : que les prétendus catholiques sont les plus exclusifs des hommes et que les francs-maçons qui, sous le nom de profanes, semblent exclure les majorités humaines, sont en réalité les seuls partisans sérieux de l'association universelle.

Pour réconcilier la maçonnerie avec la catholicité que faudrait-il ? Cesser de se maudire et arriver à s'entendre. Car ces deux doctrines contraires et non contradictoires sont au fond la double solution d'un seul et unique problème, la conciliation de la raison et de la foi. Or comment concilier les contraires ? Nous l'avons déjà dit : ne jamais les confondre, mais les associer toujours en se souvenant de ce grand axiome de la philosophie occulte : l'harmonie résulte de l'analogie des contraires.

Légendes Maçonniques, extraites d'un rituel manuscrit du 8e siècle.

Première Légende

Salomon, le plus sage de tous les rois de son temps, voulant bâtir un temple à l'Éternel, fit assembler dans Jérusalem tous les ouvriers convenables pour construire cet édifice. Il fit publier un édit dans toute l'étendue de son royaume qui se répandit par toute la terre : que quiconque voudrait venir à Jérusalem pour travailler à la construction du temple serait reçu et bien récompensé, aux conditions qu'il serait vertueux, rempli de zèle et de courage et non sujet à aucun vice. Bientôt Jérusalem se trouva remplie d'une multitude d'hommes connaissant les hautes vertus de Salomon, qui demandaient à se faire enregistrer pour les travaux du temple. Salomon s'étant assuré d'un grand nombre d'ouvriers fit des traités avec tous les rois voisins, en particulier avec le roi de Tyr pour qu'il pût choisir au mon Liban tous les cèdres et les bois qui lui conviendraient, ainsi que d'autre matériaux.

Les ouvrages étaient déjà commencés lorsque Salomon se souvint d'un nommé Hiram, homme le plus savant de son temps en architecture, sage et vertueux, que le roi de Tyr aimait beaucoup pour ses grandes qualités. Il s'aperçut aussi qu'une si grande quantité d'ouvriers ne pouvait se conduire sans beaucoup de difficulté et de confusion ; aussi les ouvrages commençaient beaucoup à se ralentir par les discussions qui régnaient parmi eux ; Salomon résolut donc de leur donner un chef digne de les maintenir dans le bon ordre, et fit choix de cet Hiram, Ethirien de nation ; il envoya exprès des députés chargés de présents au roi de Tyr, pour le prier de lui envoyer ce fameux architecte nommé Hiram. Le roi de Tyr, charmé de la haute idée que Salomon avait de lui, le lui accorda, lui envoya Hiram et ses députés qu'il combla de richesses et d'amitié pour Salomon, et lui fit dire que, malgré le traité qu'ils avaient fait ensemble, il lui accordait une alliance pour toujours, et qu'il pouvait disposer de tout ce qui pourrait lui être utile dans son royaume. Les députés arrivèrent à Jérusalem, accompagnés d'Hiram le 15 juillet… un des beaux jours de l'été. Ils entrèrent dans le palais de Salomon. Hiram y fut reçu avec toute la pompe et la magnificence dues à ses grandes qualités. Le même jour Salomon donna une fête parmi tous les ouvriers en l'honneur de son arrivée.

Le lendemain, Salomon fit assembler la chambre du conseil pour régler des affaires d'importance ; Hiram y entra et y reçut bien des faveurs ; Salomon lui dit en présence de ceux qui y assistèrent : « Hiram, je vous choisis pour chef et grand architecte du temple, de même que des ouvriers. Je vous donne tout le pouvoir sur eux sans qu'il soit besoin d'autre avis que le vôtre ; ainsi je vous regarde comme mon ami à qui je confierais le plus grand de mes secrets. » Ensuite ils sortirent de la chambre du conseil et allèrent sur les travaux, parmi tous les ouvriers, où Salomon dit lui-même à haute et intelligible voix en montrant Hiram : « Voici celui que j'ai choisi pour votre chef et pour vous conduire ; vous lui obéirez comme à moi-même, je lui accorde tout pouvoir sur vous et sur les ouvrages, sous peine à ceux qui deviendront rebelles à mes ordres et aux siens d'être punis de telle façon qu'il jugera à propos. » Ensuite ils firent la visite des travaux ; tout fut remis entre les mains d'Hiram, qui promit à Salomon de mettre le tout dans un bon ordre.

Le jour suivant, Hiram fit assembler tous les ouvriers, et leur dit : « Mes amis, le Roi, notre maître, m'a chargé de soin de vous maintenir et de régler tous les travaux du temple. Je ne

doute pas qu'aucun de vous ne soit rempli du zèle pour exécuter ses ordres et les miens. Il en est parmi vous qui méritent des salaires distingués ; chacun y pourra parvenir par les preuves qu'il donnera à l'avenir de son travail. C'est pour votre repos et pour distinguer votre zèle que je vais former trois classes de tout ce que vous êtes d'ouvriers : la première sera composée des apprentis, la seconde de celle des compagnons, et la troisième de celle des maîtres.

« La première sera payée comme telle, et recevra son salaire à la porte du temple, à la colonne J.

« La seconde aussi à la porte du temple, à la colonne B.

« Et la troisième dans le sanctuaire du temple. »

Les prix se trouvaient augmentés suivant les grades, chacun d'eux se trouvait heureux d'être sous la domination d'un si digne chef. La paix, l'amitié et la concorde régnaient parmi eux ; le respectable Hiram voulant que toutes choses fussent dans le bon ordre, et ne voulant aucune confusion parmi les ouvriers, appliqua à chacun des grades des signes, des mots et des attouchements pour se reconnaître, avec défense à tous de se les confier sans une entière permission du roi Salomon et de leur chef ; ainsi ils recevaient leur salaire que suivant leur signe, de sorte que les maîtres étaient payés comme maîtres, ainsi que les compagnons et apprentis. D'après une règle si parfaite, chacun régnait en paix, et les ouvrages se continuaient aux désirs de Salomon.

Mais un si bel ordre devait-il encore rester sans trouble et sans révolution ? Non. En effet, trois compagnons, poussés par l'avarice et l'envie de recevoir la paie des maîtres, résolurent de connaître le mot ; et comme ils ne pouvait l'obtenir que du respectable maître Hiram, ils formèrent le dessein de lui arracher de bonne volonté ou de force. Comme le respectable Hiram allait tous les jours dans le sanctuaire du temple, pour faire sa prière à l'Éternel, vers les cinq heures du soir, ils convinrent ensemble de l'attendre lorsqu'il en sortirait, pour lui demander le mot des maîtres, et comme il y avait trois porte au temple, l'une à l'orient, une à l'occident et l'autre au midi, ils se divisèrent à ces trois portes, l'un armé d'une règle, un d'un levier, et l'autre d'un maillet ; c'est ainsi qu'ils l'attendaient. Hiram, ayant fini sa prière, voulut sortir par la porte du midi, où il fit la rencontre d'un des traîtres, armé d'une règle, qui l'arrêta en lui demandant le mot de maître. Hiram étonné lui représenta que ce n'était point ainsi qu'il l'obtiendrait et qu'il mourrait plutôt que de lui donner. Le traître, outré de son refus, frappa de sa règle. Hiram se sentant frappé, étourdi du coup, se retira et fut pour sortir par la porte de l'occident où il rencontra le second traître qui lui fit la même demande que le premier. Hiram toujours le lui refusa, ce qui outra ce traître qui le frappa d'un coup de levier, lequel fit chanceler Hiram, qui se retira vers la porte de l'orient, se croyant sûr de sortir ; mais le troisième traître qui l'attendait l'arrêta et lui fit la même demande que les précédents. Hiram lui dit qu'il préférait plutôt la mort que de déclarer un secret qu'il ne méritait pas encore. Ce traître, indigné de son refus, lui donna un si grand coup de maillet qu'il l'étendit mort. Comme il faisait encore jour, les traîtres prirent le corps d'Hiram et le cachèrent dans un tas de décombres au nord du temple, en attendant la nuit pour le transporter plus loin. En effet, lorsqu'il fit nuit, ils le transportèrent hors de la ville, sur une haute montagne, où ils l'enterrèrent, et comme ils se décidaient à l'emporter plus loin, ils plantèrent sur la fosse une branche d'acacia pour reconnaître l'endroit, et revinrent tous trois à Jérusalem.

Le respectable Hiram allait tous les jours, au lever de Salomon, lui rendre compte des ouvrages et recevoir ses ordres. Salomon, ne voyant point Hiram le lendemain, le fit demander par un de ses officiers qui lui rendit compte qu'on l'avait cherché partout, et que personne ne l'avait pu trouver. Cette réponse affligea Salomon, qui voulut le chercher lui-même dans le temple et fit faire des recherches exactes par toute la ville. Le troisième jour, Salomon sortant de faire sa prière dans le sanctuaire du temple, sortit par la porte de l'orient. Il fut surpris de voir des traces de sang ; il les suivit jusqu'au tas de décombres au nord ; il y fit fouiller et n'y vit rien autre chose, sinon qu'il était nouvellement remué. Il en frémit d'horreur, et augura qu'Hiram avait été assassiné. Il rentra dans le sanctuaire du temple pour y pleurer la perte d'un si grand homme ; ensuite il rentra dans le parvis du temple où il fit assembler tous les maîtres et leur dit : « Mes frères, la perte de votre chef est certaine. » À ces mots, chacun d'eux tomba dans une douleur profonde, ce qui occasionna un calme assez long que Salomon interrompit en disant qu'il fallait que neuf d'entre eux se résolussent à partir pour chercher le corps d'Hiram, et le rapporter dans le temple. Salomon n'eut point achevé de parle que tous les maîtres voulurent partir, même les plus vieux sans avoir égard à la difficulté des chemins. Salomon, voyant leur zèle, leur dit qu'il n'en partirait que neuf, qui seraient choisis par la voix du scrutin. Ceux qui tombèrent pour cette recherche furent si transportés de joie qu'ils défirent leurs souliers pour être plus agiles, et se mirent en marche. Trois prirent la route du midi, trois celle d'occident, et trois celle d'orient, et se promirent de se joindre au nord au neuvième jour de leur marche. L'un d'eux, se trouvant excédé de fatigue, voulut se reposer, et voulant s'asseoir à terre, empoigna une branche d'acacia qui se trouvait près de lui, pour s'aider ; mais cette branche, qui était plantée exprès, lui resta à la main, ce qui le surprit ; et voyant un assez grand espace de terre nouvellement remué, il augura qu'Hiram pouvait être dans cet endroit.

Il reprit de nouvelles forces ; animé de courage, il fut rejoindre les autres maîtres qui se rencontrèrent tous les neuf comme s'ils se l'étaient promis. Il les conduisit à l'endroit d'où il sortait, leur dit ce qu'il savait, et animés tous d'un même zèle, ils se mirent à fouiller cette terre. En effet le corps du respectable Hiram y était enterré, et lorsqu'ils le découvrirent, ils furent saisis d'horreur, reculant en arrière et frémissant. Ensuite la douleur s'empara de leur cœur, et ils furent longtemps en extase ; mais ils reprirent courage ; l'un d'eux entre dans la fosse, prit Hiram par l'index de la main droite, voulant le lever. Hiram, dont la chair était déjà corrompue, se délaissait et sentait mauvais, ce qui le fit reculer en disant : « Ielingue », ce qui veut dire « il pue ». Un autre le prit par le doigt qui vient ensuite de l'index : il lui arriva la même chose qu'au premier, et il se retira en disant « Jakin ». (On répond Boaz). Les maîtres se consultèrent. Comme ils ignoraient qu'Hiram en mourant avait conservé le secret des maîtres, ils résolurent de le changer, et que le premier mots qu'ils proféreraient en levant le corps de la fosse serviraient à l'avenir de mot. Ensuite, le plus ancien d'entre eux entra dans la fosse prit le respectable Hiram en grippe au dessus du poignet de la main droite, colla sa poitrine contre la sienne, son genou et son pied doit collés ensemble, la main gauche derrière le dis au dessus de l'épaule droite, et se leva de cette manière Hiram de la fosse. Son corps fit un bruit sourd qui les effraya, mais le maître toujours ferme s'écrie : « Mac-Benack » qui veut dire : « la chair quitte les os. » Ensuite ils se répétèrent le mot les uns aux autres en s'embrassant, prirent le corps du respectable Hiram, et le portèrent à Jérusalem. Ils y entrèrent dans le milieu de la nuit, par un grand clair de lune, entrèrent dans le temple où ils déposèrent le corps d'Hiram. Salomon, informé de l'arrivée, vint au temple accompagné de tous les maîtres, tous en gants blancs et en tablier, où ils rendirent les derniers honneurs au respectable Hiram ; Salomon le fit inhumer dans le sanctuaire, et fit mettre sur son tombeau une lame d'or, en forme triangulaire, où était gravé en hébreu le nom de

l'Éternel ; ensuite il récompensa les maître d'un compas d'ord qu'ils portaient à la boutonnière de leur habit, attaché d'un ruban bleu ; et ils se communiquèrent les nouveaux mots, signes et attouchements.

On fait les mêmes cérémonies en retirant le candidat du cercueil, à sa réception.

Le mot de passe est Gibline, le nom du hameau aux environs duquel était enterré le corps d'Hiram.

Seconde Légende

Salomon ayant fait inhumer le corps d'Hiram dans le sanctuaire du temple, avec toute la pompe et la magnificence dues à un si grand homme, fit derechef assembler tous les maîtres et leur dit : « Mes frères, les traîtres qui ont commis l'assassinat ne peuvent être impunis, on peut les découvrir, c'est pourquoi je vous déclare que la recherche en doit être faite avec toute l'ardeur et la circonspection possibles ; et en cas qu'ils soient découverts, qu'on ne leur fasse aucun mal, en me les amenant tout vifs, afin que je puisse me réserver le soin de la vengeance. Pour cette effet, j'ordonne que vingt-sept d'entre vous partent pour faire cette recherche, et aient soin d'exécuter mes ordres. » Chacun d'eux voulut partir pour venger la mort de leur respectable maître ; mais Salomon, toujours juste dans ses volontés, leur répéta qu'il n'en fallait que vingt-sept, et que neuf prendraient la route de l'orient, neuf celle du midi, et les autres celle de l'occident, et qu'ils seraient armés de masses pour se défendre dans les dangers où ils pourraient se rencontrer. Aussitôt il les fit nommer par la voix du scrutin, et ceux qui tombèrent partirent avec promesse de suivre de point en point les ordres de Salomon.

Les trois traîtres, assassins d'Hiram, qui s'étaient rendus aux travaux du temple après leur crime commis, saisis de crainte, voyant qu'on avait trouvé le corps d'Hiram, s'imaginèrent qu'aussitôt Salomon ferait faire des recherches pour savoir ceux qui l'avaient assassiné ; comme en effet ils apprirent par d'autres compagnons les volontés de Salomon, qui étaient d'en faire la recherche. Ils sortirent de Jérusalem à l'entrée de la nuit, se divisèrent en trois parties, afin que, n'étant point ensemble, ils soient moins soupçonnés et découverts. Chacun d'eux prit la fuite, s'éloigna de Jérusalem pour aller se cacher dans des terres étrangères. Le quatrième jour de marche expirait à peine quand neuf des maîtres se trouvèrent excédés de fatigue, au milieu des rochers dans une vallée au pied des montagnes du Liban. Ils s'y reposèrent, et comme c'était à l'entrée de la nuit, l'un d'eux était en avant, et veillait, afin de n'être point surpris. Son affection lui fit faire une démarche un peu éloignée de ses compagnons, de sorte qu'il aperçut de loin une petite lumière à travers la fente d'un rocher ; il fut surpris et en frémit, mais s'étant rassuré, il courut vers cet endroit, étant résolu de connaître ce que c'était. À peine était-il approché qu'une sueur froide le prit partout son corps en voyant l'entrée de la caverne d'où sortait cette lumière. Le courage s'empara de lui aussitôt et il résolut d'y entrer. L'entré était fort étroite et fort basse, de sorte qu'il y entra le corps courbé, la main droite devant le front pour éviter les pointes de rochers, les pieds l'un devant l'autre, faisant le moins de bruit qu'il pouvait ; il parvint enfin de cette manière dans le fond de la caverne, où il vit un homme couché, endormi sur ses mains. Il le reconnut aussitôt pour un ouvrier du temple de Jérusalem, de la classe des compagnons, et ne doutant plus que ce ne soit un des assassins, l'envie de venger la mort d'Hiram lui fit oublier les ordres de Salomon, et s'armant d'un poignard qu'il trouva aux pieds du traître, le lui plongea au travers du corps, ensuit lui coupa la tête. Cette action finie, il se sentit pressé d'une soif qui le

tourmentait, lorsque, apercevant aux pieds du traître une fontaine qui coulait, il se désaltéra, et sortit de la caverne le poignard d'une main, et la tête de l'autre ; de cette manière il revint trouver ses camarades, qui, sitôt qu'ils l'aperçurent, frémirent d'horreur. Il raconta ce qui s'était passé dans la caverne et comment il avait trouvé ce traître qui y était réfugié. Mais ses camarades lui dirent que son grand zèle l'avait mis dans le cas de manquer aux ordres de Salomon. Reconnaissant sa faut, il demeura interdit, mais ses camarades qui espéraient beaucoup des bontés du roi lui promirent d'obtenir de lui sa grâce. Aussitôt ils prirent le chemin de Jérusalem, accompagnés de celui qui tenait toujours la tête du traître d'une main et le poignard de l'autre, où ils arrivèrent le neuvième jour qu'ils étaient partis. Ils y entrèrent au moment que Salomon était renfermé dans le sanctuaire du temple avec tous les maîtres, ainsi qu'ils avaient coutume de faire tous les jours à la fin de leurs travaux, pour y regretter leur digne et respectable maître Hiram. Ils y entrèrent donc tous les neuf, c'est-à-dire huit ensemble, et le neuvième tenant toujours la tête d'une main et le poignard de l'autre ; et peu après il criait par trois fois : « mecum » qui signifie vengeance, et à chaque fois faisait une génuflexion. Mais Salomon frémissant de ce spectacle lui dit : « Malheureux ! qu'as-tu fait ? ne t'avais-je pas dit que je me réservais le soin de la vengeance ? »

Aussitôt tous les maîtres se mirent un genou à terre et crièrent : « Grâce pour lui ! » en disant que c'était son trop grand zèle qui lui avait fait oublier ses ordres. Salomon, plein de bonté, lui pardonna, et ordonna que la tête du traître fût exposée au bout d'une perche garnie de fer à une des portes du temple, à la vue de tous les ouvriers, ce qui fut aussitôt exécuté, en attendant la découverte des deux autres traîtres.

Troisième Légende

Salomon, voyant que les traîtres s'étaient divisés, crut qu'il serait difficile de découvrir les deux autres ; il en fit conséquence publier un édit dans toutes l'étendue de son royaume par lequel il défendait à toutes personnes de recueillir chez elles qui que ce soit, à moins qu'on ne le connaisse et sans qu'il soit muni de passeport, et promettait de grandes récompenses à ceux qui pourraient amener les traîtres à Jérusalem ou en donner connaissance. Un inconnu, travaillant aux carrières de Tyr, avait connaissance d'un homme étranger qui s'y était réfugié dans une caverne aux environs des carrières, qui lui avait confié son secret en lui faisant promettre de se plutôt arracher la langue que de le révéler. Comme cet homme venait tous les jours à la ville voisine chercher des vivres pour le traître qui était dans la caverne, se trouvant précisément dans la ville lors de la publication de l'édit du roi Salomon, il fit de grandes réflexions sur la récompense que celui-ci promettait à ceux qui découvriraient les assassins d'Hiram. L'intérêt l'emporta sur la fidélité de la promesse qu'il avait faite. Alors, en sortant, il prit le chemin de Jérusalem sur lequel li fit la rencontre de neuf maîtres députés pour la recherche des coupables, lesquels, s'apercevant que leur présence le faisait changer de couleur, lui demandèrent d'où il venait et où il allait. L'inconnu, faisant mine de s'arracher la langue, mit un genou en terre, et baisant la min droite de celui qui l'interrogeait, il dit : « Comme je vois à vous voir que vous êtes des envoyés de Salomon pour la recherche des traîtres qui ont assassiné l'architecte du temple, j'ai à vous dire que malgré que j'aie promis le secret, je ne puis faire autrement que de suivre les volontés du roi Salomon, qu'il nous indique par un édit qu'il vient de faire publier. Un des traîtres que vous cherchez est à un jour de marche d'ici, réfugié dans une caverne, parmi les rochers, aux environs des carrières de Tyr, près d'un grand buisson. Un chien est toujours à l'entrée de la caverne qui le prévient et l'avertit lorsqu'il voit quelqu'un s'en approcher. » Les

maîtres, à ce récit, lui dirent de les suivre et de les conduire aux environs de cette caverne. Il obéit et conduisit les maîtres aux carrières de Tyr, d'où il leur montra le lieu où était le traître. C'était la quatorzième journée de leur marche qu'ils découvrirent le traître ; à l'entrée de la nuit, ils aperçurent le buisson, le temps était couvert, et l'arc-en-ciel donnait dessus, ce qui le rendait ardent. S'étant arrêtés pour voir ce phénomène, ils découvrirent la caverne. Ils approchèrent, aperçurent le chien endormi, défirent leurs souliers pour tromper sa vigilance. Une partie entra dans la caverne, où elle surprit le traître endormi. Ils le lièrent, le garrottèrent, et l'emmenèrent à Jérusalem avec l'inconnu qui le leur avait indiqué. Ils y arrivèrent le dix-huitième jour de leur départ au soir, au moment qu'on quittait les travaux. Salomon et tous les maîtres, comme de coutume, étaient dans le sanctuaire du temple pour y regretter Hiram. Ils y entrèrent en présentant le traître à Salomon, qui l'interrogea et lui fit avouer son crime. Salomon le condamna à avoir le corps ouvert, le cœur arraché, la tête coupée, placée, au bout d'une perche garnie de fer, à une des portes du temple, de même que le premier, à la vue de tous les ouvriers. Et son corps fut jeté à la voirie pour servir de pâture aux animaux. Salomon ensuite récompensa l'inconnu et le renvoya satisfait dans son pays, en attendant la découverte du troisième traître.

Quatrième Légende

Les neuf derniers maîtres désespéraient de pouvoir rencontrer le troisième traître, lorsque le vingt-deuxième jour de leur marche, ils se trouvèrent égarés dans une forêt du Liban, et obligés de franchir plusieurs endroits périlleux. Ils furent obligés d'y passer la nuit ; en conséquence se choisirent des endroits commodes pour y pouvoir reposer en sûreté contre les bêtes féroces qui habitaient ces déserts. Le lendemain, comme le jour commençait à paraître, un d'eux se mit à faire la découverte du lieu où ils étaient. Il aperçut de loin un homme armé d'une hache qui reposait au pied d'un rocher. C'était le traître qu'ils cherchaient, qui, ayant appris que ses complices étaient arrêtés, fuyait dans le désert pour se cacher, et voyant qu'un des maîtres venait à lui, le reconnaissant pour l'avoir vu au temple de Jérusalem, il se leva et vint à lui croyant qu'il ne devait rien craindre d'un seul homme ; mais apercevant de loin les huit autre maîtres qui approchaient à grands pas, il se mit à fuir de toutes ses forces, ce qui le fit reconnaître pour coupable et dire aux maître que ce pouvait être le traître qu'ils cherchaient ; ce qui excita les maîtres à le poursuivre avec vigueur. Enfin le traître, fatigué des écueils qu'il franchissant en se sauvant, fut obligé de les attendre de pied ferme, résolu de se défendre et de plutôt mourir sur la place que de se laisser prendre. Comme il était armé d'une hache, ils les menaçait de n'en épargner aucun d'eux. Ne faisant aucune attention à sa témérité, les maîtres, armés de leur massue, approchèrent de lui en lui disant de se rendre. Mais opiniâtre dans ses sentiments, il se mêla parmi eux et se défendit avec fureur pendant longtemps sans pouvoir en blesser aucun, les maîtres ne faisant que parler les coups qu'il leur portait, car ils ne cherchaient point à lui faire du mal devant le conduire à Jérusalem et le présenter à Salomon tout vivant. Et pour y mieux parvenir, la moitié d'eux se reposaient, tandis que les autres combattaient. La nuit commençait à tomber lorsque les maîtres, craignant que les ténèbres ne leur fissent échapper le traître, l'assaillirent tous ensemble, le saisirent au moment qu'il voulait se précipiter du haut du rocher en bas. Alors ils le désarmèrent, le lièrent et le conduisirent à Jérusalem, où ils arrivèrent le vingt-septième jour de leur marche, à la fin des travaux du jour, au moment que Salomon et les maîtres étaient dans le sanctuaire pour y faire leur prière à l'Éternel et regretter Hiram. Les maîtres y entrèrent et présentèrent le traître à Salomon qui l'interrogea, et comme il ne pouvait se justifier, il fut condamné à avoir le ventre ouvert, les entrailles arrachées, la tête tranchée, et le reste de son corps jeté dans le feu pour y être réduit en cendres et jeté aux quatre parties du

monde. Sa tête fut exposée au bout d'une perche garnie de fer. Leur nom était écrit et attaché à chaque perche, avec de semblables instruments dont ils s'étaient servis pour assassiner Hiram. Ils étaient tous trois de la tribu de Juda ; le plus vieux se nommait Sébal, le second Oterlut, le troisième Stokin. Les têtes restèrent trois jours à la vue de tous les ouvriers du temple. Le troisième jour, Salomon fit allumer un grand feu devant la principale entrée, y fit jeter les trois têtes, les instruments et les noms, et le tout fut brûlé jusqu'à une entière consommation. Les cendres furent jetés pareillement aux quatre parties du monde.

Tout étant achevé, Salomon dirigea les travaux du temple avec l'assistance de tous les maîtres, et tout fut en paix.

Histoire du Chevalier du Lion

Il est dit que lorsque Salomon eut pardonné aux compagnons qui voulaient se révolter, et qu'il les eut remis dans le devoir, un de ces mêmes compagnons qui ne pouvait oublier la punition qu'on avait fait subir à ses camarades, la regardant comme injuste, résolut d'attenter à la vie de Salomon. Il fut dans son palais pour le poignarder, et tua un de ses officiers qui voulut lui en défendre l'entrée. Il combattait ensuite avec Salomon qui lui fit prendre la fuite et le força d'aller se cacher dans les montagnes. Les gardes de Salomon furent douze jours à sa poursuite sans le découvrir, lorsqu'un nommé La Bauce aperçut un lion qui traînait un homme dans sa tanière, lequel lion il combattit et tua et il reconnut cet homme pour celui qu'ils cherchaient, que le lion avait étranglé. Alors La Bauce lui coupa la tête et la porta à Salomon qui le récompensa en lui donnant un ruban, symbole de la vertu, au bout duquel pendait un lion d'or, symbole de la valeur, tenant dans la gueule une massue avec laquelle il avait été terrassé.

Après que le temple fut achevé, plusieurs ouvriers se mirent sous un même chef, travaillant à réformer les mœurs, à élever des édifices spirituels, et se rendirent recommandables par leur charité : on les nomait les Pères Kadosch, qui veut dire « séparés pour la sainteté de leur vie ».

Ils ne se soutinrent pas longtemps, car ils oublièrent leur devoier et leur obligations, et l'avarice les rendit hypocrites.

Les Ptolémée Philadelphe, rois d'Égypte, princes des astrologues, étaient les plus célèbres et constants amis du vrai ; ils ordonnèrent à soixante dix frères la version de l'Écriture sainte.

Les Pères Kadosch s'éloignèrent bientôt de leurs devoirs en sortant des bornes de la bienséance. L'ordre s'est néanmoins conservé parce que plusieurs d'entre eux, zélés observateurs de la loi qu'ils s'étaient imposée, se séparèrent. Ils s'élurent un grand maître à vie ; une partie resta dans la Syrie et dans la Sicile, appliquée aux bonnes œuvres ; l'autre partie alla habiter les possessions qu'ils avaient en Lybie et en Thébaïde ; ces mêmes solitues ont été ensuite habités par des solitaires connus sous le nom de Pères du désert ; on les nommait Kadosch ; c'est aussi ce qui veut dire saint ou séparé.

Les Juifs ainsi que les chrétiens n'en ont jamais dit aucun mal ; le grand maître se nommait Manchemm.

Cet ordre est parvenu de chez les Juifs chez les chrétiens.

Après la destruction du temple, plusieurs embrassèrent le christianisme et se le communiquèrent parce qu'ils ne connaissaient rien que de conforme à l'Évangile. Ils s'assemblèrent donc et ne formèrent qu'une seule et même famille. Tout leur bien devint commun. Alexandre, patriarche d'Alexandrie, en était le plus grand ornement. Ils passaient leur vie à louer et à bénir Dieu, et à assister les pauvres qu'ils regardaient comme leur propres frères. C'est ainsi que ce respectable ordre s'est soutenu jusque vers la fin du sixième siècle, et tous les frères aujourd'hui cherchent à en relever l'éclat.

La Clé des Paraboles Maçonniques

Salomon est la personnification de la science et de la sagesse suprêmes.

Le temple est la réalisation et la figure du règne hiérarchique de la vérité et de la raison sur la terre.

Hiram est l'homme parvenu à l'empire par la science et par la sagesse.

Il gouverne par la raison et par l'ordre, en rendant à chacun suivant ses œuvres.

Chaque degré de l'ordre a un mot qui en exprime l'intelligence.

Il n'y a qu'une parole pour Hiram è mais cette parole se dit de trois manières différentes.

D'une façon pour les apprentis ;

Et prononcée par eux elle signifie : nature,

Et s'explique par le travail.

D'une autre façon pour les compagnons,

Et chez eux elle signifie pensée, en s'expliquant par l'étude.

D'une autre façon pour les maîtres ; et, dans leur bouche, elle signifie vérité et s'explique par la sagesse.

Il y a trois degrés dans la hiérarchie des êtres ;

Il y a trois portes au temple ;

Il y a trois rayons dans la lumière ;

Il y a trois forces dans la nature ;

Ces forces sont figurées par la règle qui unit, par le levier qui soulève, et le maillet qui affermit.

La rébellion des instincts brutaux contre l'autocratie de la sagesse s'arme successivement de ces trois forces :

Il y a trois rebelles ;

Le rebelle à la nature,

Le rebelle à la science,

Le rebelle à la vérité.

Ils étaient figurés dans l'enfer des anciens par les trois têtes de Cerbère ;

Ils sont figurés dans la Bible par Coré, Dathan et Abiron.

Dans la légende maçonnique ils sont désignés par des symboles dont les combinaisons kabbalistiques varient suivant les initiations.

Le premier, qu'on appelle ordinairement Abiram ou meurtrier d'Hiram, frappe le grand maître avec la règle.

C'est ainsi que tant de justes furent immolés au nom de la loi.

Le second, nommé Miphiboseth, du nom d'un prétendant ridicule à la royauté de David, frappe Hiram avec le levier.

C'est ainsi que les réactions populaires contre la tyrannie deviennent une autre tyrannie, et attentent plus fatalement encore à la royauté de la sagesse et de la vertu.

Le troisième enfin achève Hiram ave me maillet, comme font les restaurateurs brutaux d'un ordre prétendu, qui croient assurer leur autorité en écrasant l'intelligence.

La branche d'acacia sur la tombe d'Hiram est comme la croix sur les autels du Christ.

C'est la figure de la science qui survit à la science même, et qui proteste toujours contre les assassins de la pensée.

Quand les erreurs des hommes ont troublé l'ordre, la nature intervient comme Salomon dans le temple.

La mort d'Hiram doit toujours être vengée, les meurtriers peuvent être impunis un jour, mais le soir viendra pour eux.

Celui qui a frappé par la règle a provoqué le poignard.

Celui qui a frappé avec le levier mourra par la hache.

Celui qui a triomphé avec le maillet tombera victime de la force dont il a abusé et sera étranglé par le lion.

L'assassin par la règle est dévoilé par la lampe même qui l'éclaire et par la source où il s'abreuve, c'est-à-dire qu'on lui appliquera la peine du talion.

L’assassin par le levier sera surpris quand sa vigilance sera en défaut comme un chien endormi.

Le lion qui dévore l’assassin par le maillet est une des formes du Sphinx d’Oedipe, et celui-là méritera de succéder à Hiram dans sa dignité, qui aura vaincu le lion.

Le cadavre putréfié d’Hiram montre qu’on ne ressuscite pas les formes mortes et usées. Hiram est le seul vrai et le seul roi légitime du monde, et c’est de lui qu’on doit dire toujours :

Le roi est mort !

Vive le Roi !

La maçonnerie a pour but de reconstituer la monarchie d’Hiram,

Et de rebâtir spirituellement le temple.

Alors le dragon à trois têtes sera enchaîné,

Alors les ombres des trois meurtriers seront consignées dans les ténèbres.

Alors la pierre vivante, la pierre cubique, le cube d’or, le cube à douze portes, la nouvelles Jérusalem, descendra du ciel sur la terre suivant la prophétie kabbalistique de saint Jean.

La source d’eau, qui coule près du premier meurtrier, montre que la rébellion du premier âge a été punie par le déluge.

Le buisson ardent et l’arc-en-ciel qui font découvrir le second meurtrier représentent la sainte Kabbale qui proteste contre les dogmes pharisaïques et l’idolâtrie du second âge.

Enfin le linon vaincu représente le triomphe de l’esprit sur la matière et la soumission de la force brutale à l’intelligence qui doit être le signe de la consommation et de l’avènement eu *sanctum regnum.*

Depuis le commencement du travail de l’esprit initiateur pour bâtir le temple de la vérité, Hiram a été tué bien des fois, et il ressuscite toujours.

Hiram, c’est Adonis tué par le sanglier ;

C’est Osiris, assassiné par Typhon ;

C’est Pythagore proscrit ;

C’est Orphée déchiré par les Bacchantes ;

C’est Moyse enterré peut-être vivant dans les cavernes du mont Nébo ;

C’est Jésus assassiné par trois traîtres : Caïphe, Judas Iscariote et Pilate ;

C’est Jacques de Molay condamné par un pape, dénoncé par un faux frère, et brûlé par l’ordre d’un roi.

L’œuvre du temple est celle du messianisme, c’est-à-dire de l’accomplissement du symbolisme israélite et chrétien.

C’est le rétablissement de la vraie légitimité, celle de l’intelligence et de la vertu.

C’est l’ordre par l’équilibre du devoir et du droit, bases inébranlables du pouvoir.

C’est le rétablissement de l’initiation hiérarchique et du sacerdoce de la pensée réglant la monarchie de l’intelligence et de la force.

Tout ce qui s’est fait dans le monde manquerait de sens et de portée, si cette œuvre ne s’accomplissait pas un jour.

Histoire de Phaleg

Lorsque les hommes se furent rassemblés dans la plaine de Sennaar, sous le règne de Nemrod, il y eut un grand architecte nommé Phaleg.

C’était le fils d’Héber, le père des Hébreux,

Et pour garantir les hommes d’un nouveau déluge, il traça le plan d’une tour.

La première assise de la tour devait être ronde, ayant douze portes et soixante et douze piliers.

La seconde devait être carrée avec neuf étages, la troisième triangulaire en spirale avec quarante-deux détours.

La quatrième ou l’élévation de la tour serait cylindrique avec soixante-douze étages.

On devait monter d’étages en étages par sept escaliers.

Les portes de chaque étage devaient s’ouvrir et se fermer par des mécanismes dont le secret serait hiérarchiquement gardé.

Tous les habitants de la tour devaient être égaux en droits civils, car ceux d’en haut ne pouvaient vivre sans le secours de ceux d’en bas, comme veux d’en bas ne pouvaient se défendre contre les surprises, sans la vigilance de ceux d’en haut.

Tel était le plan de Phaleg.

Mais les ouvrier furent infidèles au grand architecte.

Les secrets d’en haut furent révélés à ceux qui travaillent en bas, les portes ne fermèrent plus, les uns les barricadèrent, et d’autres les forçaient pour retenir leur place dans les édifices d’en haut.

Puis tous voulurent travailler à leur guise, sans se soucier davantage des plans de Phaleg.

La confusion se mit dans leur langage comme dans leur travaux et la tour s'écroula en partie, et resta inachevée d'autre part, parce que les ouvriers ne voulaient plus s'aider les uns les autres.

Et la confusion se mit dans leur langage, parce qu'il n'y avait plus d'unité dans leur pensée.

Phaleg alors comprit qu'il avait trop bien espéré des hommes en croyant qu'ils se comprendraient.

Mais les hommes rejetèrent sur lui leur faute, et le dénoncèrent à Nemrod.

Nemrod le condamna à mort.

Phaleg disparut, et l'on ne sut ce qu'il était devenu.

Nemrod crut l'avoir fait assassiner et il fit faire une idole à laquelle il donna le nom de Phaleg, et qui rendait des oracles en faveur de la tyrannie de Nemrod. Mais Phaleg avait fui dans le désert.

Il fit le tour du monde pour expier sa trop généreuse erreur.

Et partout où il s'arrêta, il bâtissait un tabernacle triangulaire.

Un de ces monuments fut retrouvé en Prusse, en 553, dans les décombres, en fouillant des mines de sel.

À quinze coudées de profondeur, on trouva une forme de bâtiment triangulaire, dans lequel était une colonne de marbre blanc sur la base de laquelle toute l'histoire était écrite en hébreu.

À côté de cette colonne, l'on trouva un tombeau de pierre de grès et l'on aperçu de la poussière et une pierre d'agathe, sur laquelle était l'épitaphe suivante :

ICI REPOSENT LES CENDRE DE NOTRE GRAND ARCHITECTE DE LA TOUR DE BABEL…

ADONAÏ LUI A PARDONNÉ LES PÉCHÉS DES HOMMES, PARCE QU'IL LES AVAIT AIMÉS.

IL EST MORT POUR EUX DANS L'HUMILIATION, ET IL A AINSI EXPIÉ LE FASTE DES IDOLES DE NEMROD.

Le Passage du Fleuve Nabuzanaï

La soixante-dixième année de la captivité des Israélites à Babylone, le roi Cyrus étant couché dans son palais eut un songe dont il fut troublé.

Il voyait une colombe planer sur sa tête, et un lion terrible s’avancer vers lui.

Et comme il cherchait le moyen d’échapper à la férocité de ce lion, il entendit la colombe qui lui disait : « Rends la liberté aux captifs. »

Le roi se leva tout préoccupé, et on lui dit qu’un sage Israélite, né au-delà du fleuve Nabuzanaï, demandait à parler au roi.

Le roi fit introduire cet homme sage, et lui ayant raconté le songe qu’il avait eu, il lui en demanda l’explication.

Zorobabel (ainsi se nommait l’Israélite) dit au roi qu’il fallait renvoyer les juifs dans leur patrie et rebâtir le temple de Dieu.

- Ô roi ! lui dit-il, retenir un peuple par la force, c’est abuser de la force.

La force est le lion que vous avez vu en songe, il faut le vaincre par la justice.

La colombe, c’est l’intelligence de la miséricorde et de la lumière.

Cyrus lui dit : « Allez, rassemblez vos frères, et rebâtissez le temple de Dieu. »

Puis il lui donna un glaive, une truelle et une clé.

Il rassembla aussi les dépouilles de l’ancien temple qui avait été spolié par ses prédécesseurs, et il les réunit à Zorobabel.

Les Israélites donc se rassemblèrent et se préparèrent à passer le fleuve Nabuzanaï.

Mais les premiers qui s’avancèrent pour sonder le gué furent dévorés par des monstres sortis des eaux.

D’autres vinrent et virent que le fleuve charriait des ossements et des débris.

Or les monstres qui dévoraient tous les passants étaient un crocodile et un serpent.

Le crocodile avait une couronne d’or sur la tête et le serpent était coiffé d’une tiare.

C’étaient les mauvais génies du fleuve et les démons des eaux sous mille formes effrayantes qui leur livraient tous les hommes qui osaient tenter le passage.

Quand les choses furent rapportés à Zorobabel, il fit faire de grands feux sur le rivage du fleuve. Puis il fit construire un pont roulant et le fit lancer au milieu du fleuve.

Le pont se trouva sur le fleuve, sans que les démons l’eussent vu construire, et pendant qu’ils regardaient ailleurs, leur attention était détournée par les feux du rivage.

Le peuple d’Israël passa.

Sur le pont étaient tracées trois lettres magiques, qui servaient de talisman aux captifs de retour dans leur patrie.

C'étaient les lettres L∴ D∴ P∴

Elles représentaient la croix, la pierre angulaire et le Verbe de la vérité.

La croix exprime la création et le sacrifice.

La pierre angulaire est le fondement du temple, et le Verbe de vérité préside aux actions des travailleurs.

La pierre angulaire se nomme Kether ; la croix est Chocmah, et le verbe de vie se nomme Binah.

C'est par ces signes que devait s'opérer la délivrance d'Israël.

Ces trois lettres peuvent se combiner de trois manières :

Ce sont les signes des neuf maîtres, qui ont vengé la mort d'Hiram.

Ce sont les hiéroglyphes des trois grades de la maçonnerie.

Elles signifient en caractères modernes :

Liberté, devoir, pouvoir.

Et elles s'écrivent kabbalistiquement ainsi :

P

L D

Ou : le pouvoir s'appuie sur le devoir et sur la liberté.

Pour le vulgaire ces initiales veulent dire : liberté de passer.

Pour les apprentis et compagnons, elles signifient : liberté de penser.

Baphomet

Tem∴ o∴ h∴ p∴ Abb∴

BINARIO VERBUM VITAE MORTEM ET VITAM AEQUILIBRANS

Il existe plusieurs formes de Baphomet.

Parfois il a la barbe et les cornes d'un bouc, la face d'un homme, le sein d'une femme, la crinière et les ongles d'un lion, les ailes d'un aigle, les flancs et les pieds d'un taureau.

C’est le sphinx ressuscité de Thèbes ; c’est le monstre tour à tour captif et vainqueur d’Œdipe.

C’est la science qui proteste contre l’idolâtrie par la monstruosité même de l’idole.

Il porte entre les cornes le flambeau de la vie, et l’âme vivante de ce flambeau, c’est Dieu.

Il avait été défendu aux Israélites de donner aux conceptions divines la figure de l’homme, ou celle d’aucun animal ; aussi n’osaient-ils sculpter sur l’arche et dans le sanctuaire que des Chérub, c’est-à-dire des Sphinx à corps de taureau et à têtes d’homme, d’aigle et de lion.

Ces figures mixtes ne reproduisaient dans leur entier ni la forme de l’homme, ni celle d’aucun animal.

Ces assemblages hybrides d’animaux impossibles faisaient comprendre que le signe n’était pas une idole ou une image d’une chose vivante, mais un caractère ou représentation d’une chose pensée.

On n’adore point le Baphomet ; on adore le Dieu sans figure devant cette forme informe et cette image sans ressemblance avec les êtres crées.

Le Baphomet n’est pas un Dieu : c’est le signe de l’initiation ; c’est aussi la figure hiéroglyphique du grand tétragramme divin.

C’est un souvenir des Chérub de l’arche et du Saint des saints.

C’est le gardien de la clé du temple.

Le Baphomet est analogue au Dieu noir de Rabbi Shiméon.

C’est le côté obscur de la face divine. C’est pourquoi dans la cérémonie de l’initiation on exigeait du récipiendaire qu’il donnât un baiser à la face postérieure du Baphomet, ou du diable, pour lui donner un nom plus vulgaire. Or, dans le symbolisme de la tête à deux faces, le derrière de Dieu c’est le diable, et le derrière du diable c’est la figure hiéroglyphique de Dieu.

Pourquoi le nom des francs-maçons ou maçons libres ? Libres de quoi ? De la crainte de Dieu ? Oui sans doute, car, lorsqu’on craint Dieu, c’est qu’on le regarde par derrière. Le Dieu formidable, c’est le Dieu noir, c’est le diable. Les francs-maçons veulent bâtir un temple spirituel à Dieu seul, au Dieu de lumière, au Dieu de l’intelligence et de la philanthropie, ils font la guerre au Dieu du diable et au diable de Dieu. Mais ils s’inclinent devant les pieuses croyances de Socrate, de Vincent de Paul et de Fénelon. Ce qu’ils appelleraient volontiers l’infâme avec Voltaire, c’est cette tête ou plutôt cette bêtise qui au moyen âge avait pris la place de Dieu.

Plus une lumière est vive, plus l’ombre qui la repousse est noire. Le christianisme a été à la fois le salut et le fléau du monde. C’est la plus sublime de toutes les sagesses et la plus effroyable des folies. Si Jésus n’était pas Dieu, c’était le plus dangereux des malfaiteurs. Le Jésus de Veuillot est exécrable. Celui de Renan est inexcusable, celui de l’Évangile est

inexplicable, mais celui de Vincent de Paul et de Fénelon est adorable. Le christianisme est-il pour vous la condamnation de la raison, le despotisme de l'ignorance et de la majorité des hommes, vous êtes l'ennemi de l'humanité. Entendez-vous par le christianisme la vie de Dieu dans l'humanité, l'héroïsme de la philanthropie qui, sous le nom unique de charité, divinise le sacrifice des hommes les uns pour les autres, qui, par la communion, les fait vivre de la même vie et s'inspirer du même amour, vous êtes le sauveur du monde.

La religion de Moyse est une vérité, le prétendu mosaïsme des pharisiens était un mensonge.

La religion de Jésus est la même vérité ayant fait un pas de plus et se révélant aux hommes par une manifestation nouvelle. – La religion des inquisiteurs et des oppresseurs de la conscience humaine est un mensonge.

La catholicité des Pères de l'Église et des saints est une vérité. Le catholicisme de Veuillot est un mensonge.

C'est le mensonge que la franc-maçonnerie a pour mission de combattre au profit de la vérité.

La franc-maçonnerie ne veut pas des doctrines des Torquemada ou des Escobar, mais elle admet parmi ses symboles veux d'Hermès, de Moyse et de Jésus-Christ ; le pélican au pied de la croix est brodé sur le ruban de ses initiés du plus haut grade ; elle ne proscrit que le fanatisme, l'ignorance, la sotte crédulité et la haine, amis elle croit au dogme, unique dans son esprit et multiple dans ses formes, qui est celui de l'humanité. Sa religion, ce n'est ni le judaïsme ennemi de tous les autres peuples, ni le catholicisme exclusif, ni le protestantisme étroit : c'est la catholicité vraiment digne de ce nom, c'est-à-dire la philanthropie universelle ! C'est le messianisme des Hébreux !

Tout est vrai dans les livres d'Hermès. Mais à force de les cacher aux profanes on les a rendus en quelque sorte inutiles au monde.

Tout est vrai dans le dogme de Moyse ; ce qui est faux, c'est exclusivisme et le despotisme de quelques rabbins. Tout est vrai dans le dogme chrétien ; mais les prêtres catholiques ont commis les mêmes fautes que les rabbins du Judaïsme.

Ces dogmes se complètent et s'expliquent les uns par les autres, et leur synthèse sera la religion de l'avenir.

L'erreur des disciples d'Hermès a été celle-ci : Il faut laisser l'erreur aux profanes et rendre la vérité impénétrable à tout le monde excepté aux prêtres et aux rois.

L'idolâtrie, le despotisme et les attentats du sacerdoce ont été les fruits amers de cette doctrine.

L'erreur des Juifs a été de prétendre qu'ils sont une nation unique et privilégié, qu'eux seuls sont les élus de Dieu et que les autres peuples sont maudits.

Et les Juifs, par une cruelle représaille, ont été maudits et persécutés par toutes les nations.

Les catholiques ont été trompés par trois erreurs fondamentales :

1) Ils ont cru que la foi doit s'imposer de force à la raison et même à la science dont ils sont combattu les progrès ;

2) Ils ont attribué au Pape une infaillibilité non pas seulement conservatrice et disciplinaire, mais absolue, comme celle de Dieu ;

3) Ils ont pensé que l'homme doit s'amoindrir, s'annuler, se rendre malheureux en cette vie pour mériter la vie future, tandis qu'au contraire l'homme doit cultiver toutes ses facultés, les développer, agrandir son âme, connaître, aimer, embellir sa vie, en un mot se rendre heureux, parce que la vie présente est la préparation de la vie future, et que le bonheur éternel de l'homme commence dès qu'il a conquis la paix profonde qui résulte de l'équilibre parfait.

Le résultat de ces erreurs a été la protestation de la nature, de la science et de la raison, qui ont fait croire pour un moment à la perte de toute foi et à l'anéantissement de toute religion sur la terre.

Mais le monde ne peut pas plus vivre sans religion que l'homme ne peut vivre sans cœur. Quand toutes les religions seront mortes, la religion unique et universelle vivra. Ce sera l'accord de tous les hommes dans la croyance à la solidarité universelle, unit d'aspirations, diversité d'expressions, foi en un seul dieu, liberté du symbolisme et tolérance d'images, orthodoxie en charité, universalité quant au fond, et je ne dirai pas indifférence, mais déférence pour les formes analogues au génie des différents peuples, perfectibilité des dogmes, amélioration possible des cultes, mais au fond de tout cela, la grande et immuable foi d'Israël en un seul Dieu, immatériel, immuable et non substantiel, dont toutes les figures conventionnelles et imaginées sont des idoles, en une seule raison qui est la loi universelle des êtres et en une seule nation qui est l'instrument de Dieu pour la création et la conservation des insectes et des univers !

Et c'est aussi sous les auspices et par l'influence commerciale d'Israël que nous espérons voir s'établir enfin sur la terre :

L'association de tous les intérêts,

La fédération de tous les peuples,

L'alliance de tous les cultes,

Et la solidarité universelle.

FIN.